LA REVUE THÉÂTRALE

Abonnement & vente à la librairie du FIGARO. 26, rue Drouot

Nouvelle Série Nº 10

Prix net : 1f 50
Étranger : 2f..

Cautin & Berger

Mme HÉGLON
Lilith, du FILS DE L'ÉTOILE

LE FIGARO

GRAND JOURNAL INDÉPENDANT A SIX PAGES

DIRECTEUR-GÉRANT : **Gaston CALMETTE**

CHRONIQUEURS :

Emile Ollivier, Victorien Sardou, Jules Claretie, Edmond Rostand,
de l'Académie française ;
Marcel Prévost, Maurice Maeterlinck, A. Claveau, Georges Ohnet, Jules Roche,
Emmanuel Arène, Alfred Capus, Maurice Donnay,
Gaston Deschamps, Edouard Rod, Etienne Grosclaude, Abel Hermant,
Paul Strauss, Francis Chevassu, Ernest Daudet,
Francis Jammes, Fœmina, Henry Bordeaux, Pierre de Coubertin,
Gabriel de La Rochefoucauld, Le Passant, etc.

Le Figaro publie chaque samedi une page de musique.

Le Salon des Abonnés créé par la gérance actuelle, est le rendez-vous de tous les abonnés et amis du grand journal mondain, qui peuvent y faire leur correspondance et y trouver tous les journaux étrangers, les renseignements utiles à leurs achats, téléphone, télégraphe, etc. Trois à quatre fois par mois des concerts intimes sont donnés dans ce Salon des Abonnés que décorent d'élégantes vitrines où figurent les dernières créations du commerce et de l'industrie parisienne.

PUBLICITÉ

La publicité du **Figaro** est la plus recherchée parce qu'elle est lue par le monde élégant dans tous les pays.

ABONNEMENTS DU " FIGARO "

Paris, Seine et Seine-et-Oise : 60 francs par an avec la prime mensuelle du *Figaro-Modes*
— — — Six mois : **30** francs. — Trois mois : **15** francs.
Départements : 75 francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes.*
— Six mois : **37** fr. **50**. — Trois mois : **18** fr. **75**.
On s'abonne dans tous les bureaux de poste de France et d'Algérie
Étranger (Union postale) : **86** francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes.*
— — Six mois : **46** francs — Trois mois : **21** fr. **50**
Les changements d'adresse se font sans supplément de prix. Il suffit d'envoyer une bande d'abonnement.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, PUBLICITÉ ET PETITES ANNONCES
à l'Hôtel du "Figaro", 26, Rue Drouot, PARIS

Le **FIGARO-MODES** *mensuel est servi* **GRATUITEMENT** *à tous les abonnés d'un an du journal* **LE FIGARO**
(Prix du numéro : **2** fr. net ; à l'Étranger : **2** fr. **50**.
Abonnement : **22** fr. ; Départements, **24** fr. ; Etranger, **28** francs).

Le **FIGARO ILLUSTRÉ** *mensuel, superbe revue artistique avec nombreuses planches en couleurs. Cette année — qui est la vingt-deuxième depuis son apparition — la direction du* **FIGARO** *a fait de nouveaux sacrifices pour augmenter encore l'éclat de cette magnifique publication. La direction en est confiée à M. Roger Milès, notre éminent collaborateur ; nous nous sommes également assuré le concours de MM. Henri de Régnier, Romain Coolus, Georges Lecomte, Pierre Veber, Ch. Henri Hirsch, etc., ainsi que celui de l'élite des peintres contemporains.*
(Prix du numéro : **3** francs net ; à l'Étranger : **3** fr. **50**.
Abonnements : **36** francs par an pour la France et **42** francs pour l'Étranger).

REVUE THÉATRALE

SOMMAIRE DU NUMÉRO 10 (Nouvelle Série)

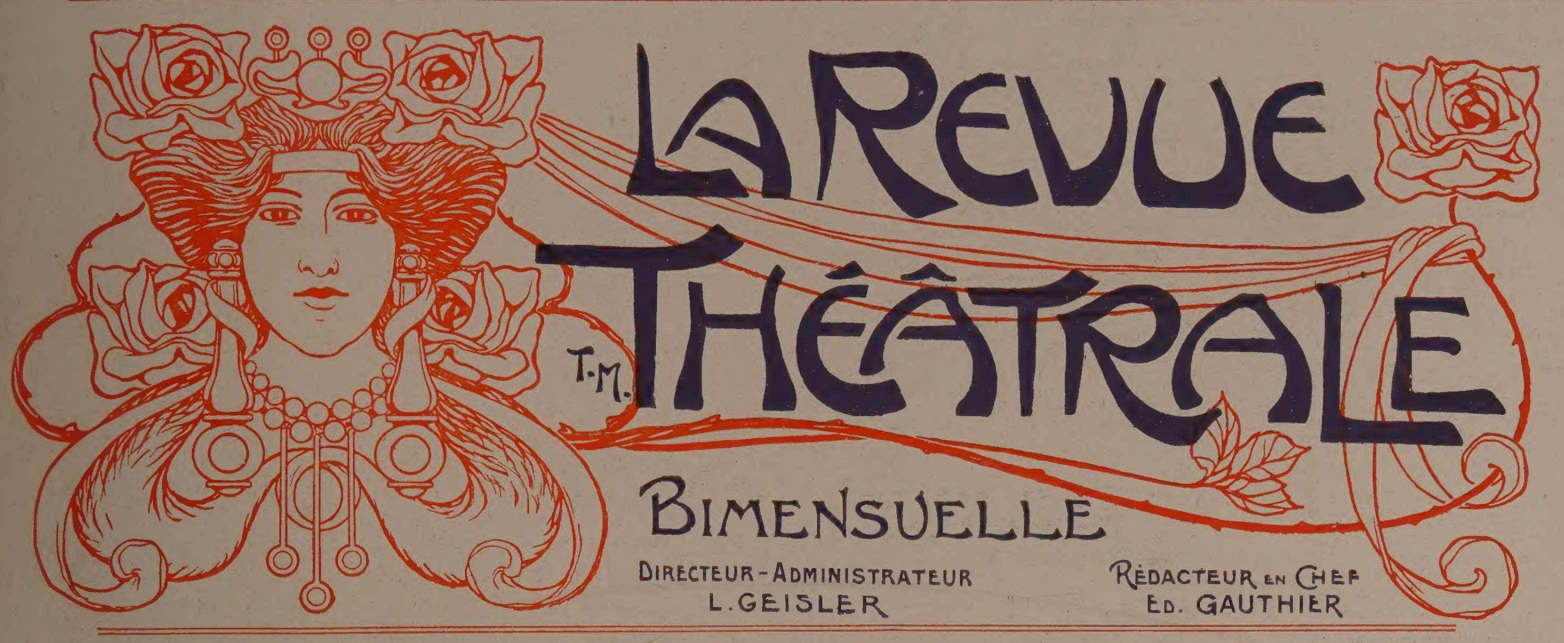
TEXTE — *Bavardages de Théâtre,* Paul Gavault. — *Chronique de Quinzaine,* Édouard Gauthier. — *Le Fils de l'Étoile,* Jules Martin. — *Entr'actes,* George Vanor. — *Mise en scène,* Théodore Massiac. — *Le Roi Galant,* Gustave Kahn. — *Sonnets de l'Entr'acte,* Henri Second. — *Kubelik,* Gabriel Bernard. — *La Revue des Critiques,* Albert Dayrolles. — *La Chine dans notre Théâtre,* Théodore Massiac. — *Le Théâtre en Extrême-Orient,* Stanislas Rzewuski. — *Les Théâtres à côté,* Henry François. — *Concerts et Music-Halls,* R. Sainte-Marie. — *Le Théâtre en Province* (représentations de *Zaza,* à Nice), Georges Frappier.

ILLUSTRATIONS. — *Couverture en couleurs :* Mme Héglon, rôle de Lilith, du *Fils de l'Étoile.* — *Hors-texte en couleurs :* Mlle Léa Piron, le Poète, dans le *Fils de l'Étoile.* — Mme Carrère, dans *Zaza.* — *Grande page :* Mlle Brévai, rôle de Séphora, du *Fils de l'Étoile.*

Dans la *Chronique de Quinzaine :* portraits des acteurs de la *Chauve-Souris ;* portraits peints par M. Brindeau de Jarny, pour *La Plus Faible ;* croquis de *La Plus Faible,* par M. Tony Minartz. — *Entr'actes :* Tamagno, par M. José Engel. — *Mise en scène :* compositions de M. Amable pour les décors du *Fils de l'Étoile,* — Le *Roi Galant :* photographies des acteurs et des scènes de la pièce. — *Kubelik :* portrait du virtuose et de Mme Kubelik, autographe, photographies des violons du virtuose. — La *Revue des Critiques :* portraits de MM. Camille Erlanger, Catulle Mendès, Marcel Prévost, Marsolleau, Lenôtre et Lavedan. — La *Chine dans notre Théâtre :* frontispice de *Fleur de Thé,* scène de la *Prise de Pékin,* costumes du *Cheval de Bronze.* — Le *Théâtre en Extrême-Orient :* portraits d'acteurs russes et d'une directrice de théâtre à Blagowenchensk. — *Théâtres à côté :* croquis du spectacle des Capucines. — *Concerts et Music-Halls :* scènes de la Revue de Marigny. — *Théâtre en Province :* poses de Mme Carrère dans *Zaza.*

ABONNEMENT D'UN AN : France : 36 fr. Étranger : 48 fr. Le numéro : 1 fr. 50. Étranger : 2 fr.
Vente et abonnements à la Librairie du Figaro, *26, rue Drouot.*

Première série de la Revue Théâtrale, vente à la Librairie du *Figaro ;*
le numéro : **50** centimes ; la collection complète reliée : **18** fr.



Abonnements :

Un an : Paris .... 36 fr.
— Départements ...., 36 fr.
— Étranger......... 48 fr.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
60, Rue de La Rochefoucauld — Paris
Téléphone 271-94

ATELIER SPÉCIAL DE PHOTOGRAPHIE
Couture, opérateur

Abonnements et Vente :
LIBRAIRIE du *FIGARO*, Hôtel du *Figaro*
26, Rue Drouot — Paris.

Le Numéro
France................. 1 fr. 50
Etranger.............. 2 fr. »

Publicité
Armand Marrast et Cie
seuls concessionnaires,
19, Boulevard des Capucines
Téléphone 324-82

Bavardages de Théâtre

Bulletin militaire :

Une guerre a éclaté récemment entre la Société des Auteurs dramatiques et les gens du *trust*. Les premières hostilités font prévoir que la lutte sera chaude et longue. Le seul théâtre qui ne fermera pas ses portes, cet été, sera donc le théâtre de la guerre. La *Revue Théâtrale* a dépêché sur les lieux un correspondant spécial et voici, fidèlement transcrit, le premier télégramme reçu en ses bureaux :

« Paris, Mai 1904.

« Une collision sérieuse vient de se produire. La division Richemond ayant poussé une pointe imprudente jusqu'à la redoute de la rue Hippolyte-Lebas a été prise de flanc par l'artillerie de la Commission et a dû se replier en désordre rue de Bondy, où elle est assiégée. La place doit se rendre le 31 août.

« L'escadre Deval ne bronche pas du square de l'Opéra, où elle doit être embouteillée, et on annonce de source anglaise que le sous-marin indépendant Paul Bilhaud accomplit un voyage d'études au cours duquel il fera sauter soit la Commission, soit le *trust*, selon les dispositions du moment.

« Le *trust* cherche à organiser des bataillons de francs-tireurs et a choisi M. Michel Carré comme officier de recrutement. Il offre des engagements avec primes aux volontaires momentanément gênés et se préoccupe d'avoir des munitions pour la saison prochaine. On parle de fortes commandes à l'usine Kéroul et aux chantiers Tristan Bernard.

« Un colonel de l'armée des Auteurs, M. Henry Bernstein, s'étant aventuré près des défilés du *Gil Blas*, a dû essuyer une fusillade assez vive de la part d'un parti ennemi commandé par M. Vandérem. L'engagement, dans lequel les articles à style rapide ont joué un rôle meurtrier, a fait un assez grand nombre de victimes parmi les lecteurs.

« Voici venir la saison des chaleurs, pendant lesquelles les opérations militaires subiront un temps d'arrêt. La guerre sera longue, mais que les porteurs de fonds « Société des Auteurs » se rassurent, la défaite du *trust* ne saurait faire question.

« Au moment de l'action décisive, à l'heure où il n'y aura plus une faute à commettre, c'est le maréchal Sardou qui prendra la direction générale des troupes, et, comme de coutume, il les mènera à la victoire. Jusqu'à son entrée en scène, tous les événements relatés au jour le jour par les quotidiens appartiennent au prologue du drame. Or, c'est vers le quatrième acte, on le sait, que le maréchal Sardou porte volontiers le principal de son effort. »

Attendons avec confiance.

Paul GAVAULT.



Clichés Cautin et Berger.



M. Piccaluga (Duparquet).



CHRONIQUE DE QUINZAINE

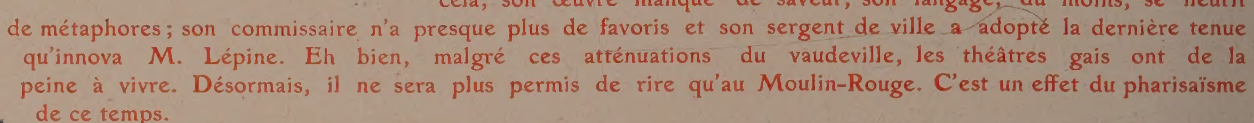
La « Chauve-Souris »

M. André Simon (Bidard).

PALAIS-ROYAL, *l'Escapade, comédie en 3 actes, de M. Georges Berr.* — PORTE-SAINT-MARTIN, *reprise de* Monte-Cristo. — *Le* Roi Galant, *à* L'ODÉON. — VARIÉTÉS, *la* Chauve-Souris, *opérette en 3 actes, d'après Meilhac et Halévy, livret de M. Paul Ferrier, musique de Johann Strauss.* — Varennes *au* THÉATRE-SARAH-BERNHARDT. — CHATELET, *reprise de* Michel Strogoff. — COMÉDIE-FRANÇAISE, *La* Plus Faible, *comédie en 4 actes, de M. Marcel Prévost.* — RENAISSANCE, *reprise d'*Amoureuse *et représentation des* Malefilâtre. — THÉATRE-VICTOR-HUGO, Pantalon Rouge, *opérette en 3 actes, de MM. G. Montoya et Guy de Pierrefeux, musique de M. Grelinger.*

Le vaudevilliste ne sait plus comment faire son métier. Le métier de vaudevilliste devient très difficile.

Déjà, pour se dérober le plus possible à l'opinion imprécatoire et inéluctable de certaine critique armée contre lui, le vaudevilliste dissimula sa production sous l'étiquette neutre de pièce. Il en arrive maintenant à transmuer l'essentiel de sa manière ; il recherche un genre composite capable d'allier la fantaisie effervescente de jadis à la mode minaudière d'à présent. Aucune concession ne lui coûte. Volontiers, il intercale dans son imbroglio général jusqu'à deux incidents raisonnables et trois scènes filées ; ses adultères tiennent au lit des propos fort congrus, il dispose de personnages capables de parler sagesse dès que sa gaîté monte un peu. Si, après cela, son œuvre manque de saveur, son langage, du moins, se fleurit de métaphores ; son commissaire n'a presque plus de favoris et son sergent de ville a adopté la dernière tenue qu'innova M. Lépine. Eh bien, malgré ces atténuations du vaudeville, les théâtres gais ont de la peine à vivre. Désormais, il ne sera plus permis de rire qu'au Moulin-Rouge. C'est un effet du pharisaïsme de ce temps.



Si l'*Escapade* de M. Berr, au Palais-Royal, ne se prolongea point, c'est faute, certainement, à l'adoption que son auteur fit du régime pris au vaudeville en vue de satisfaire à la tendance du moment.

En attendant que fut prête la sensationnelle et décevante *Electra*, la Porte-Saint-Martin joua, assez heureusement, *Monte Cristo*.

La *Chauve-Souris* a une histoire ; une histoire vieille et un peu compliquée qu'il faut connaître pour bien dégager la valeur intrinsèque, la valeur actuelle de l'ouvrage, quant au texte, du moins.

La *Chauve-Souris* n'est que le travestissement de trois actes d'une comédie de Meilhac et Halévy, joués au Palais-Royal, en septembre 1872, sous ce joli titre : le *Réveillon*. Il se trouva que ces trois actes séduisirent l'inspiration de Johann Strauss et que celui-ci, insoucieux du droit initial des auteurs français cueillit les meilleurs motifs de leur comédie pour les mettre en musique. La *Fledermaus* (la *Chauve-Souris*, titre emprunté au déguisement d'un personnage de l'action,) la *Fledermaus* ainsi facilement composée, apparut à Vienne, à « l'An der Wienn » ; elle valut à Strauss un triomphe dont le retentissement provoqua mille demandes de représentation. Cette œuvre alla partout ; sa réputation s'imposa tellement qu'elle finit par gagner la scène de l'Opéra impérial. Cependant la *Fledermaus* ne parvint point en France, et pour cause, bien que l'on tentât de nous introduire, à la dérobée, cette pièce que son titre semblait destiner à tous les déguisements. En 1877, l'on donna à la Renaissance certaine *Tzigane*, dont la partition n'était autre que celle de la *Fledermaus* ; mais faute de pouvoir donner intégralement l'œuvre de Strauss, on avait arrangé une autre histoire sous sa musique... Ce subterfuge scénique n'eut point de bonheur.



M. Prince (Léopold).

La *Chauve-Souris* continua d'avoir la plus brillante fortune aux pays rhénans. Cet extraordinaire succès finit par captiver celui de nos directeurs que préoccupe davantage l'opérette à spectacle; des démarches furent tentées en vue d'un accord. Des années et des années avaient passé depuis le dol subi par la collaboration du *Réveillon*, Strauss était mort : M. Ludovic Halévy acquiesça à la représentation d'une adaptation française de la *Fledermaus* avec la musique du compositeur viennois. Le *Réveillon*, affublé à l'allemand, redevint français aux Variétés....

La *Chauve-Souris* n'a pas eu tout le succès qu'on lui prévoyait. Le livret de M. Paul Ferrier a forcément écourté, modifié la pièce de Meilhac et Halévy. Alors, les gens de la génération précédente n'ont point retrouvé le *Réveillon* dans cette aventure singulière, ni surtout dans les chanteurs aphones des Variétés, les gais acteurs du Palais-Royal ; les « actuels », eux, se sont plutôt désintéressés de cette élucubration extra-bouffe, des personnages vieillots qu'elle évoquait, comme de l'abus de valses qu'elle engendrait.

Du moment où M. Samuel prit la responsabilité d'une pièce en musique fameuse, il eût dû s'inquiéter d'une convenable interprétation de chant. Il a

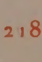
Cl. Cautin et Berger.



M. Claudius (Alfred).

Cl. Cautin et Berger.

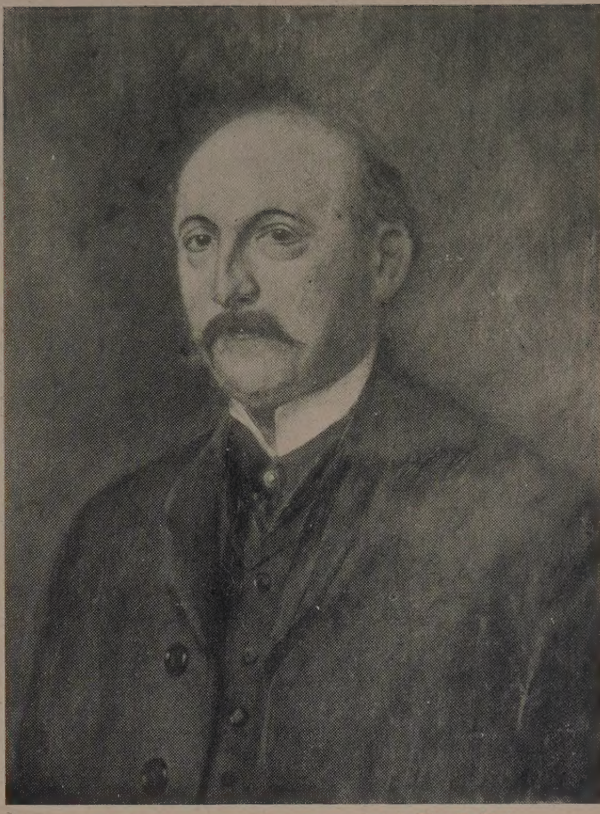
Mme Anista Costa (Conchita).



bien, à la vérité, engagé Mlle Thévenet et M. Piccaluga pour des rôles exigeant impérieusement des acteurs doués de voix et susceptibles de suivre un orchestre, mais il a distribué, sans le moindre scrupule, tous les autres emplois de la *Chauve-Souris* à sa troupe bouffe, de qui l'on tolère les grimaces vocales dans les seules revues. L'impression d'ensemble est d'autant plus pénible que M. Piccaluga chante assez bien et que Mlle Thévenet chante avec virtuosité.

Il est entendu que de Mlle Lavallière l'allure seule est à juger : l'élégance du prince Orlofsky est agréable. M. Brasseur reproduit Gaillardin. M. Max Dearly prête sa fantaisie roide et son comique glacé à Tourillon, directeur de prison. M. Claudius expose un chef d'orchestre à brandebourgs ; mais M. Prince, en geôlier, se montre très parfait artiste de rire. Donc, Mlle Thévenet détaille à ravir la partie chant de Mme Caroline Gaillardin ; Mlle Saulier chante, de-ci, de-là, point trop mal. Et l'interprétation se complète avec MM. Batréau, Rocher, Dupuis, Duclerc, en jolis uniformes, et d'aimables porterobes en crinolines : Mlles Dorlac, Fournier, d'Yanthis, Anita Costa.

La partition de Strauss est pleine de motifs gracieux : duos tendres, duettos légers, spirituels trios ; d'elle, se détachent à tout propos de mélodieuses chansons, et des polkas, et des czardas, et des valses, surtout des valses. Cependant, il faut observer que cette musique spéciale tient trop l'auditeur dans une ambiance rythmique qui, à la longue, n'est pas sans le gêner.



Portrait de M. Lebrun (M. Laugier, dans la *Plus Faible*.)
Peint par M. Brindeau de Jarny.

M. Catulle Mendès, en fin de son compte rendu de la *Chauve-Souris*, exprimait cette impression singulière par un gentil conte, où il était démontré comment, à la naissance de Johann Strauss, toutes gens et choses de son entourage furent entraînés, à cause de trois cris cadencés du poupon, dans un magnétique mouvement de valse. Mais sait-on que l'âme de Strauss dut gagner l'au delà tout enveloppée d'harmonies valsantes ? En effet, le soir où Johann Strauss mourait, avait lieu, au Volksgarten, un grand concert dont le produit était destiné à l'érection d'un monument à Strauss, le père. Sur le tard, quelqu'un annonça publiquement la fin du Maître viennois à la foule qui venait d'applaudir ses musiques les plus célèbres ; et alors, sans qu'aucun signal eût été donné, cette foule se mit debout et l'orchestre joua le *Beau Danube bleu*... Cette manifestation bizarre d'un deuil accueilli par un air de danse avait cependant un caractère très émouvant de sentiment vrai et de cordiale sincérité.



Portrait de Pauline (Mlle Garrick, dans la *Plus Faible*).
Peint par M. Brindeau de Jarny.

Nous exposons autre part les qualités agréables du *Roi Galant*, de MM. Marsolleau et Soulié, venu à l'Odéon, et notre prochaine Revue tiendra l'important compte rendu que réclame *Varennes*, le grand ouvrage de MM. Lavedan et Lenôtre, représenté au Théâtre-Sarah-Bernhardt.

L'insuffisance vieillie des *Cinq Sous de Lavarède*, et aussi la guerre d'Extrême-Orient, ont déterminé le Châtelet à effectuer une reprise de *Michel Strogoff*, belle histoire complète et possible qui prendra toujours l'attention du populaire.

La Comédie-Française représente assidûment la nouvelle pièce de M. Marcel Prévost : la *Plus Faible*. C'est son succès du moment. C'est une bonne comédie, adroitement établie avec deux partis de caractères contrastants, avec deux principales situations de théâtre, l'une très douce et très tendre, l'autre assez dure et laide, à cause de sa réalité bourgeoise : celle-ci faisant tort à celle-là et gâtant, sinon la logique, du moins l'effet de la pièce.

Germaine est bien la plus tendre, la plus dévouée maîtresse qu'on puisse imaginer. Jadis, elle fut du « monde », mais, mal mariée à un brutal, M. de Maucombe, elle a pris sa liberté pour se donner toute à l'écrivain Jacques Nerval. Pour être tranquille elle a laissé sa fortune au mari, et sa pauvreté augmente le bonheur ingénu qu'elle éprouve de dépendre de l'amant, d'être sa chose. Puis, n'est-elle pas jeune, jolie, intelligente, idéale teneuse de maison ? Elle le sert son Jacques, elle le soigne avec toute son âme, avec tout son cœur, avec des caresses attentives et délicieuses : et elle a peut-être tort. Certes, Jacques l'aime infiniment, mais à part cette affection, l'homme de lettres est ambitieux, ses œuvres sont connues, estimées, il se sait de l'avenir... Du jour où il lui faudrait décider entre quelque consécration officielle et sa liaison devenue gênante il n'hésiterait guère, et, certainement, mené par des considérations mesquines de tradition, de famille, de respectabilité, il renierait son amour, ses promesses, Germaine......

Ce doit être déjà quelque appréhension égoïste qui l'incite à éluder sur l'heure les conseils de son ami Gourd, lui donnant à deviner la délicatesse qu'il y aurait pour lui d'épouser Germaine après un divorce facilement obtenu entre elle et son mari. — Une circonstance stupide manque bien de faire de Jacques un misérable et de Germaine une malheureuse perdue.

Enragé par les piques d'un mauvais critique agrippé à son œuvre, Jacques entend se battre avec l'insolent ; il se bat, et se trouve blessé ; même il est touché



« La Plus Faible ».

M. Albert Mayer — M. de Féraudy.



Mlle Renée du Minil. (Angélique Lebrun).

M. Laugier. (Lebrun).

si gravement qu'il faut le transporter au plus près, chez sa sœur, logée à proximité du Bois. Ici, Jacques Nerval est aux mains de sa famille — d'étranges mains — car ces gens-là sont tous très laids, trop laids et c'est vraiment beaucoup de méchanceté — tantôt hypocrite, tantôt brutale — qu'ils montrent pour un pauvre blessé dolent et sans défense. Le père de Jacques est un galantin inattentif à tout ce qui ne touche pas ses habitudes de noce ; la mère est un être banalement affectueux ; le beau-frère Lebrun apparaît en homme d'affaires strict, âpre, dur, sans scrupules ; mais la pire horreur est certainement Angélique Lebrun, la digne femme de cet homme-là, la sœur de Jacques. Celle-ci n'a d'autre préoccupation que sa fortune et subordonne toutes choses à cette préoccupation.

Puisque les événements ont confié son frère à ses soins, elle en profitera pour lui causer raison : d'abord, pour la sauvegarde de tous, il faudra que Jacques s'emploie à obtenir l'interdiction de son père devenu tout à fait impossible, puis l'on sent bien que la bonne âme ne tardera pas à intervenir dans l'intimité de son frère, dans sa situation qu'elle connaît et qu'elle blâme. Aussi, quand se présenteront Louis Gourd, puis Germaine désolée et toute pleurante, vous supposez que la porte leur battra au nez. Et là ne s'arrêtera pas la férocité de cette Angélique — qui vola son nom — Jacques rétabli n'aura point témoigné l'idée de rentrer chez lui, qu'elle lui proposera de le conduire à la campagne, qu'elle l'embarrassera de la présence importune de sa fille, une demoiselle point fâchée de s'exercer avec son oncle aux manières d'aimer ; enfin, elle ira jusqu'à montrer au pauvre garçon un billet ambigu qui peut l'induire à douter de Gourd et de Germaine. Et justement, comme pour faire le jeu de l'atroce femme, il faut que Gourd, survenu, se fâche des soupçons de Jacques et dédaigne de se justifier.

Jacques Nerval quittera Paris et il pourra très bien s'éprendre de sa nièce fort tentante à la vérité. Mais non, il aime encore sa maîtresse et s'ennuie loin d'elle ; il se sauve, et il n'est pas plus tôt revenu chez lui que tout lui démontre qu'il avait raison de l'aimer toujours. Jacques et Germaine se réconcilient et M. de Maucombe meurt pour hâter leur mariage. Ils seront heureux, mais leur bonheur laissera en panne, avec son nom ridicule, le pauvre et honnête Gourd qui adorait Germaine et ne le dit point, qui eût pu la gagner, peut-être, et n'osa.

Mlle Leconte. (Germaine de Maucombe).

L'interprétation de la *Plus Faible* est heureusement assurée avec M. Laugier, très boutonné, très correct, très grave en avoué Lebrun ; avec M. Henry Mayer encore une fois risqué dans un emploi de niais, — car Jacques Nerval n'est qu'un niais. — (Il est vrai que M. Mayer excelle à sauver ces rôles-là, mais, vrai, sauver n'est pas jouer). Pour ce qui est de M. de Féraudy, il compose avec une bonne humeur sympathique, une délicatesse très fine et une résignation très tendre, le personnage un peu faux, un peu dupe de l'ami Gourd : type secondaire, sans effet, ingrat et ridicule. Vous songez si Mlle Leconte a tiré tout le parti possible de la tristesse, de la mélancolie, de l'affliction de Germaine ! Mlle du Minil a pu faire accepter cette teigne d'Angélique Lebrun, et cette constatation est le plus bel éloge qu'on puisse lui adresser. Mme Kolb est doucement maternelle ; M. Dehelly figure avec élégance un élégant mondain et Mlle Garrick se présente en pensionnaire gracile, ingénue, perverse, déjà très capable d'intriguer un monsieur. Elle est charmante.

La fortune se montre capricieuse, même pour les théâtres qu'elle semble le plus favoriser. Ainsi M. Guitry eut ces derniers temps à souffrir ses bouderies. Après le gracieux échec que la foule fit au *Mannequin d'Osier*, erreur de spectacle dont elle ne sut ou ne voulut comprendre les nuances artistes, M. Guitry reprit vainement *Amoureuse* et les *Malefilâtre*, de M. de Porto-Riche : passion et sentiment.

Au Théâtre-Victor-Hugo, privé de *Don Quichotte*, une troupe d'opérette vint s'établir pour quelques soirs : elle joua le *Pantalon rouge*, pièce en trois actes, de MM. G. Montoya et Guy de Pierrefeux, pour les paroles, et Grelinger, pour la musique.

Le nom de *Don Quichotte*, marqué ici, rappelle la mort récente de l'infortuné Jacques Le Lorrain, dont on n'a pas dit assez la tristesse navrante.

Quand l'auteur de *Don Quichotte*, malade dans une ville du sud-ouest, apprit le succès de sa pièce à Paris, il prétendit la voir. Un jour, trompant la vigilance des siens, il s'échappa de son lit, et, grelottant de fièvre, s'en fut à la gare attendre un train qui le mènerait là où on le jouait. Ses proches le rejoignirent, tentèrent de le raisonner, mais lisant trop d'obstination dans son regard, le firent patienter, se préparèrent en hâte et partirent avec lui. Le premier soir où cela fut possible, on mena Jacques Le Lorrain au Théâtre-Victor-Hugo. M. Bour, qui, occupé de son départ à Bruxelles, s'était fait remplacer les jours précédents, reprit ce soir-là cuirasse et haute lance du chevalier à la « triste figure ». Et dans une avant-scène, tout couvert de châles et veillé par ses parents, le poète mourant put suivre de ses grands yeux perdus, la gloire de son pauvre *Don Quichotte* injustement malheureux comme lui, comme lui expirant avec une belle flamme dans le cœur.

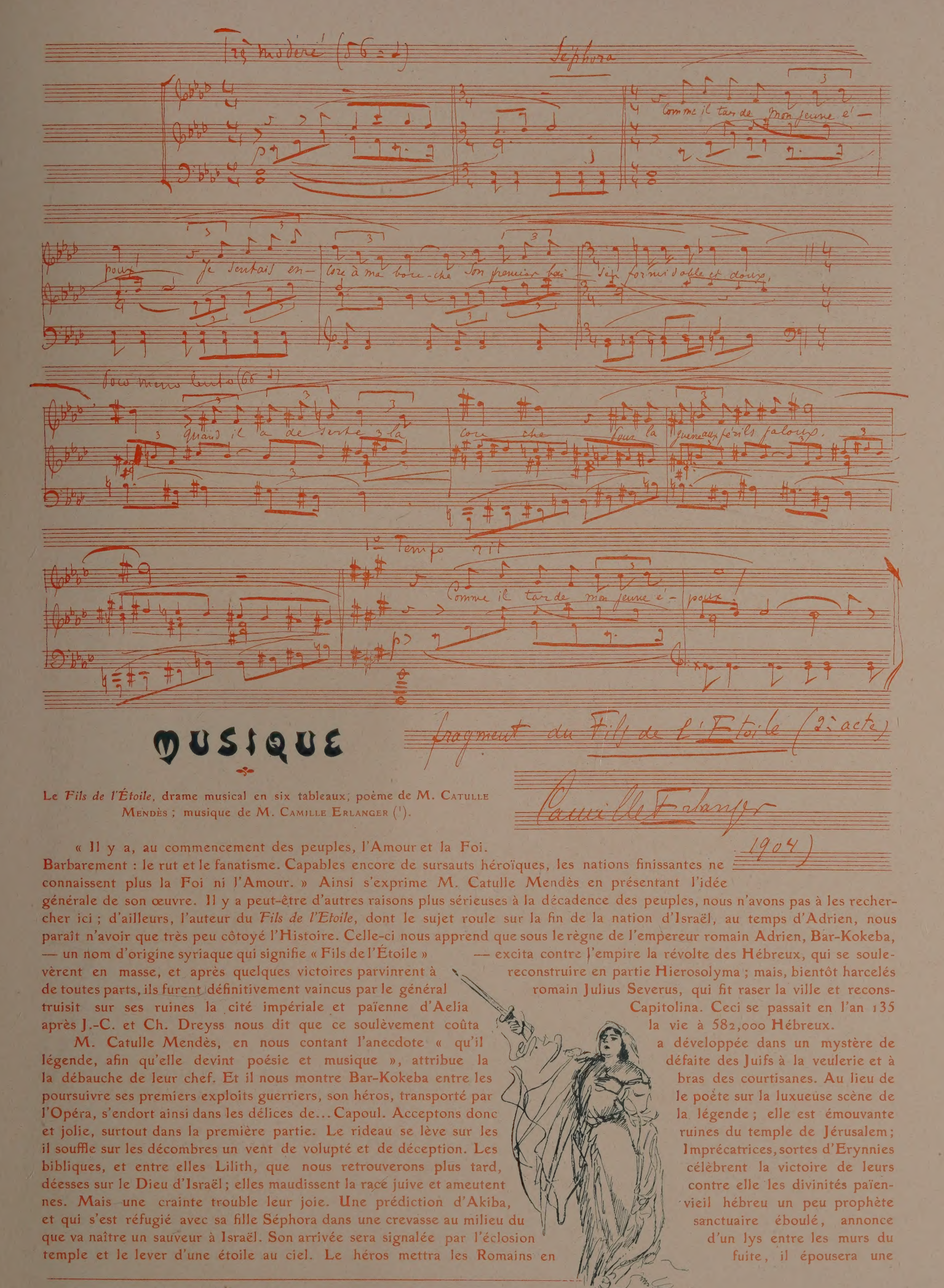
M. de Féraudy (Louis Gourd).

Quatre jours après, dans une maison de santé où on l'avait transporté, Jacques Le Lorrain s'éteignait.....

A défaut d'une compensation meilleure, le poète avait eu, du moins, l'ultime joie de voir vivre devant lui l'aventure de son imagination, qu'il avait bâtie avec les souvenirs de ses désillusions et de ses rancœurs, avec le sang de sa souffrance..... C'était peu, et c'était beaucoup.

Édouard GAUTHIER.

Mlle Leconte. (Germaine de Maucombe).



MUSIQUE

Le *Fils de l'Étoile*, drame musical en six tableaux, poème de M. Catulle Mendès ; musique de M. Camille Erlanger (1).

« Il y a, au commencement des peuples, l'Amour et la Foi. Barbarement : le rut et le fanatisme. Capables encore de sursauts héroïques, les nations finissantes ne connaissent plus la Foi ni l'Amour. » Ainsi s'exprime M. Catulle Mendès en présentant l'idée générale de son œuvre. Il y a peut-être d'autres raisons plus sérieuses à la décadence des peuples, nous n'avons pas à les rechercher ici ; d'ailleurs, l'auteur du *Fils de l'Etoile*, dont le sujet roule sur la fin de la nation d'Israël, au temps d'Adrien, nous paraît n'avoir que très peu côtoyé l'Histoire. Celle-ci nous apprend que sous le règne de l'empereur romain Adrien, Bar-Kokeba, — un nom d'origine syriaque qui signifie « Fils de l'Étoile » — excita contre l'empire la révolte des Hébreux, qui se soulevèrent en masse, et après quelques victoires parvinrent à reconstruire en partie Hierosolyma ; mais, bientôt harcelés de toutes parts, ils furent définitivement vaincus par le général romain Julius Severus, qui fit raser la ville et reconstruisit sur ses ruines la cité impériale et païenne d'Aelia Capitolina. Ceci se passait en l'an 135 après J.-C. et Ch. Dreyss nous dit que ce soulèvement coûta la vie à 582,000 Hébreux.

M. Catulle Mendès, en nous contant l'anecdote « qu'il a développée dans un mystère de légende, afin qu'elle devînt poésie et musique », attribue la défaite des Juifs à la veulerie et à la débauche de leur chef. Et il nous montre Bar-Kokeba entre les bras des courtisanes. Au lieu de poursuivre ses premiers exploits guerriers, son héros, transporté par le poète sur la luxueuse scène de l'Opéra, s'endort ainsi dans les délices de... Capoul. Acceptons donc la légende ; elle est émouvante et jolie, surtout dans la première partie. Le rideau se lève sur les ruines du temple de Jérusalem; il souffle sur les décombres un vent de volupté et de déception. Les Imprécatrices, sortes d'Erynnies bibliques, et entre elles Lilith, que nous retrouverons plus tard, célèbrent la victoire de leurs déesses sur le Dieu d'Israël ; elles maudissent la race juive et ameutent contre elle les divinités païennes. Mais une crainte trouble leur joie. Une prédiction d'Akiba, vieil hébreu un peu prophète et qui s'est réfugié avec sa fille Séphora dans une crevasse au milieu du sanctuaire éboulé, annonce que va naître un sauveur à Israël. Son arrivée sera signalée par l'éclosion d'un lys entre les murs du temple et le lever d'une étoile au ciel. Le héros mettra les Romains en fuite, il épousera une

Mlle Bréval (Séphora).

(1) Partition piano, chant et orchestre à la *Société nouvelle d'éditions musicales*, 24, rue des Capucines, Paris.

Clichés de la Revue Théâtrale.

vierge rencontrée auprès du lys miraculeux et de leur union naîtra une race de vainqueurs. Les Imprécatrices voudraient détourner Séphora de son père ; mais elle vit dans l'attente du miracle prédit.

Faites fleurir, Seigneur, pour l'Amour d'Israël,
Et le Lys sur la terre, et l'Astre dans le ciel.

Et en effet, le lys fleurit, l'étoile resplendit, le héros paraît, prend le glaive du salut et s'unit à la pure enfant. Mais le Fils de l'Étoile saura-t-il, après les premières victoires, détourner de lui les enchanteresses maudites ?

Au second tableau, la Ville de la Liberté a surgi. Bar-Kokeba a presque délivré le pays de la domination romaine et Séphora, à la fois joyeuse et alarmée, attend, impatiente, le retour du vainqueur. Malheureusement, le héros ramène de Magdala, Lilith, une fille perverse d'éclatante beauté, qu'il a épousée sur l'heure et qu'il donne comme compagne à la chaste Séphora. Celle-ci supplie, implore le renvoi de sa basse rivale ; elle est « la dormeuse fidèle du chaste lit », mais l'autre est « la caresse savante où tout faiblit », et Kokeba ne cède pas. Ici, la belle légende se ternit légèrement, car cette rivalité des deux femmes en présence du commun époux a quelque chose de pénible, pour ne pas dire plus...

Akiba essaye alors de susciter une héroïne en Lilith : « Si tu l'aimes, tente une épreuve. L'Impérator nous brave encore ; cours le rejoindre au camp et rapporte-nous sa tête ». Mais la courtisane ne veut pas de sang à son voile doré. Séphora sera donc la Judith que réclame son père et, armée du glaive, elle part à travers les ténèbres.

C'est maintenant la Route de l'Illusion. Les prêtresses d'Astaroth, Beltis, l'enchanteresse, veillent et dès que Séphora, très lasse, paraît sur le chemin, elles l'arrêtent par la puissance du sommeil et l'enveloppent d'un rêve où elle ne voit que réalité. Ce rêve, nous le voyons vivre en un tableau d'éblouissante splendeur. Au milieu d'une fête orgiaque, l'Impérator est frappé en pleine ivresse par Séphora qui le décapite et glisse sa tête sanglante au fond du sac que porte sa servante. Puis c'est la nuit et l'Israélite se réveille là où elle s'était endormie ; elle repart pour la ville, persuadée qu'elle emporte avec elle la tête du Romain. Nous la retrouvons à Jérusalem, clamant la délivrance, mais tout n'était, hélas, qu'illusion, son fardeau n'était qu'une pierre et elle trouve son époux toujours l'esclave des charmes de Lilith. Pourtant, Bar-Kokeba a comme un ressaut d'énergie ; honteux de sa lâcheté, il veut redevenir le chef d'autrefois, mais il est trop tard, la volupté a dompté son courage et les trompettes romaines résonnent, toutes proches ; il n'a plus qu'à mourir avec Séphora. Le lys s'est effeuillé, l'étoile a disparu. Alors apparaît Akiba, tenant en main le flambeau à sept branches encore allumé ; il interroge Dieu :

Que veux-tu faire des hommes ?
Est-ce la fin de la plus vieille humanité ?
Ou bien rendras-tu l'âme au néant que nous sommes ?
Je lève ton flambeau, dis-nous ta volonté !

Un vent de rafale souffle, qui tout d'un coup éteint les sept flammes. Jéhovah a répondu. Tout n'est plus que ténèbres, et le peuple, en pleurant, s'achemine vers les exils...

Telle est, résumée, l'œuvre de M. Catulle Mendès, qui nous a donné ainsi en quelque sorte le drame de l'effort humain vaincu par la fatalité. Au point de vue symbolique, la fin surtout est d'une incontestable grandeur ; au point de vue scénique, l'action est bien menée, avec de grands mouvements de foule, mais le tableau de l'assassinat, malgré toute sa splendeur et aussi malgré le très grand talent de la principale interprète, impressionne peu, précisément parce qu'on sait que ce n'est là qu'une fiction. Est-il besoin d'ajouter que l'auteur, qui est un merveilleux ciseleur de rimes, a fait de son poème un petit chef-d'œuvre littéraire ?

M. Camille Erlanger est déjà, malgré sa jeunesse, un vétéran du succès.

En musique, l'auteur du *Fils de l'Étoile* n'est pas de ceux qui croient à l'inspiration subite ; au contraire, il médite longuement ; pour lui la mélodie résulte uniquement de l'harmonie et c'est d'une série d'accords qu'il extrait l'idée mélodique. Certes, ce système crée une musique qui ne peut pas plaire à tout le monde ; il y a les erlangistes et les... autres. Tel qui se pâme de plaisir en entendant du Mozart doit trouver moins d'agrément à la première audition du *Fils de l'Étoile*. Pour celui-là, Camille Erlanger doit un peu faire l'effet d'un musicien qui aurait étudié son art à l'École Polytechnique ; mais tout le monde sera d'accord pour louer la pure conscience et la parfaite sincérité de l'artiste, qui ne se réclame d'aucune école, n'appartient à aucune chapelle et garde entière sa personnalité en écrivant tout simplement d'après son tempérament.

La partition du *Fils de l'Étoile* est un véritable monument qui ne

Mlle DEMOUGEOT (Beltis).

Le *Fils de l'Etoile* (1er acte).

Clichés de la Revue Théâtrale.



Cautin & Berger Paris

Cl. Rev. Théât.

représente pas moins de huit années de labeur. Dans cette œuvre gigantesque et forte, M. Erlanger s'est surtout attaché à écrire une musique parfaitement adéquate au poème, en ramenant les deux éléments constitutifs à une inspiration unique et c'est ainsi que sa partition, en suivant pas à pas l'action et en donnant une expression parfaite du caractère de chacun des personnages, est tour à tour fougueuse, tendre, mystique, colorée et toujours personnelle.

M. Erlanger, qui procède surtout de Bach, de Beethoven et de Weber, n'emploie pas précisément le leitmotiv ; sa partition est construite — construite est bien le mot — sur des sujets musicaux qui se développent à l'infini, tels le thème du lys, de l'étoile, de la séduction, de l'illusion, le thème guerrier, le thème des Imprécatrices.

Le thème du lys, par exemple, qui apparaît pour la première fois très simple, dès l'entrée de Séphora, au premier acte, revient modifié peu après : « Faites fleurir pour l'Amour d'Israël », puis modifié de nouveau au tableau suivant : « Comme il tarde, mon jeune époux ! » (c'est là précisément la page autographiée que l'auteur a bien voulu transcrire pour la *Revue Théâtrale*) et ainsi de suite. De même pour les autres sujets et aussi pour les thèmes secondaires de la foi, de la volupté, de la jalousie, etc. Il a ainsi écrit une musique aussi variée que possible, s'inspirant de motifs syriaques pour la partie voluptueuse, de textes hébraïques pour la partie liturgique, et des modes grecs classiques pour la partie romaine ou orgiaque.

En feuilletant la partition dans l'ordre des pages, je signalerai particulièrement le prélude, de forme saisissante, puis les incantations des prêtresses, curieuses et captivantes, la prière de Séphora, en trois couplets écrits dans des tonalités différentes pour marquer l'excitation croissante de la jeune âme ; l'apparition de l'étoile et l'arrivée du héros, qui ne manquent pas de grandeur.

M. Alvarez (Bar-Kokeba).

Cl. Rev. Théât.

Au second tableau, la poétique rêverie de Séphora et la scène entre celle-ci et Lilith. Le rêve de Séphora est traité en un ballet suivi d'une pantomime, le tout faisant corps avec l'action. Enfin, toute la fin du dernier tableau est puissamment belle.

On pourrait pourtant reprocher à M. Camille Erlanger une tendance à trop compliquer ses harmonies. Au point de vue instrumental, l'œuvre est souvent un peu trop bruyante. Je sais bien que l'orchestre est là pour donner la couleur, qu'il doit envelopper les individus et traduire ce que la voix est impuissante à exprimer ; mais les cuivres s'y déchaînent parfois avec une sorte de rage qui couvre le chant. Enfin une dernière observation : certains motifs sont peu variés, tel celui des Imprécatrices qui, en revenant très souvent, fait, comme un voile de deuil, planer une légère monotonie sur certaines parties de l'ouvrage.

Cl. Coutin et Berger.

Au demeurant, l'œuvre, dans son ensemble, est très forte et justifie le bel accueil qui lui a été fait.

L'interprétation contribue pour sa large part au succès et les honneurs en reviennent tout d'abord à Mlle Lucienne Bréval qui, dans le rôle de Séphora, s'est encore surpassée si possible. De style impeccable et sincère, belle de voix, de gestes, d'attitudes, la grande tragédienne lyrique a été réellement admirable ; c'est du grand art et elle y atteint un sommet où nul ne saurait s'élever.

M. Delmas est superbe aussi dans le rôle du prophète Akiba, tout de belle déclamation lyrique.

Mme Héglon (Lilith).

Le Fils de l'Étoile, c'est M. Alvarez ; il y est bien suivant son habitude et il convient de l'en féliciter car le rôle écrit sur un registre constamment élevé est musicalement très difficile.

Mme Héglon met au service de l'impure Lilith ses chairs luxuriantes et sa voix chaude et caressante ; enfin n'oublions pas Mlle Demougeot dans Beltis et Mlle Beauvais, la servante de Séphora.

Dans la partie chorégraphique, on a fêté Mlle Zambelli, la grâce en personne, et Mlle Léa Piron, délicieusement jolie sous son travesti grec.

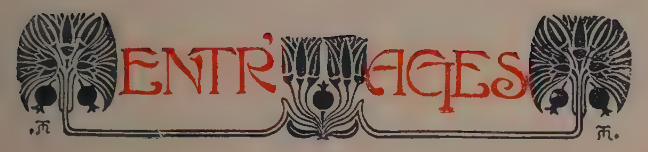
Un interprète puissant, formidable, qu'il convient de ne pas oublier, c'est l'orchestre, qui, sous l'habile direction de M. Taffanel, a magistralement interprété la partition de M. Camille Erlanger. Quant à la mise en scène, elle est grandiose, pompeuse et très artistique, ainsi qu'il est de règle à notre Académie nationale de Musique.

Jules MARTIN.

Mlle Zambelli (la *Danseuse*).



Lya PIRON
Le Poète dans le Fils de l'Étoile



Nous voguions sur la douceur du golfe, et le golfe réfléchissait si parfaitement le ciel que nous voguions sur la douceur du ciel. Et l'heure s'alanguissait sur les mols contours des promontoires dorés, sur les défaillances mauves des villas et les hespérides aux haleines orangisées. Alors, je dis à l'impitoyable auteur dramatique napolitain qui savourait comme moi l'indolence attendrie des minutes sorrentines : « Comment, parmi les prestiges riants de ces décors, dans la féerie de joie qui se rêve ici, peux-tu être ibsénien, nietzchéen, nordien? Pourquoi les femmes de tes comédies (*Infidèle* ou le *Triomphe* ou le *Droit de Vivre* ou tant d'autres) offrent-elles à notre étonnement parisien des âmes si compliquées, des cœurs à ressorts septentrionaux et à mystères décevants ? Est-ce qu'ici l'amour ne fait pas partie des obligations simplistes d'un ciel tendre et d'une mer complaisante ? Les voyageuses que nous rencontrons, dans ces hôtels qui seraient princiers sans les tourbillons de moustiques, ces voyageuses n'ont pas communiqué à leurs sœurs de la péninsule les tourments et le goût de souffrir qui condimente nos tendresses d'analystes inquiets. Et je crois que la seule douleur que l'on connaisse ici, c'est de savoir la vie trop brève et ses allégresses trop tôt terminées. » Et le noir (au moins de cheveux) poète me répondit : « Quelle européenne erreur, ô mon ami ! Naples et sa région ont été dénaturées par les Baedeckers lyriques, par l'imaginative radieuse de vos opéra-comiqueurs, par l'éloquence musicale de vos conférenciers, et tu connais le plus coupable. Voyons, veux-tu que, demain, à dix heures du soir, par ce clair de lune qui est aussi féerique à Limoges ou à Libourne qu'au Pausilippe, nous nous promenions sur le quai de la mer où chantaient les sirènes? nous n'y trouverons point, en cinquante minutes de rêverie, dix couples, que dis-je ? pas quatre couples d'amoureux ! Pour un adultère parisien, un flirt américain, deux accouplements de rêverie germanique qui se parlent de Klopstock, pas un seul amant, pas une seule amante de la ville, tu m'entends ! Ici, au deuxième étage d'une maison, ou dans la chambre à coucher d'un palais, il y a un homme ou une femme qui souffre pour une femme ou pour un homme, il y a un signor ou une signorina qui sont bouleversés et bousculés par une passion aussi parisienne que napolitaine, aussi nietzchéenne que bjornsonienne, par une passion humaine ; et le monsieur trompé par sa maîtresse subit le même chagrin dramatique sous toutes les latitudes... » Je n'avais plus rien à dire ; je songeais à *Cavaleria Rusticana*, œuvre écrite en 1885, et où un homme mord l'oreille de son rival afin de le provoquer pour la Santuzza qui n'a même pas commis l'infidélité. Et, tous les jours qui suivirent cette conversation, j'en regardai passer des Santuzzas, des siciliennes et des sorrentines, des belles d'Ischia, des charmantes de Castellamare et des divines des environs, et je me demandais si vraiment elles pourraient figurer dans des comédies modernes, armées de la psychologie de Maurice Donnay et de la pâleur morale d'Alfred Capus et de la véhémence moderniste de Roberto Bracco ?...

Oui, j'en ai vu passer, parfumées de soleil, hymnes vivants d'allégresse, odes de gestes, d'eurythmie hellénique, poèmes parfaits et animés, dont les yeux chantaient la gloire d'être et dont les lèvres savoureuses semblaient devoir aimer aussi naturellement que les fleurs embaument. Et j'ai encore répondu à l'auteur dramatique : « Crois-tu que ces créatures aux yeux de chaudes joailleries, au teint ambré par la caresse trop vive de l'air, au front que l'on voudrait diadémer de baisers, donnent du travail aux penseurs pessimistes? Je te le demande pour Paris et pour la *Revue Théâtrale* et pour moi, mets-les sur la scène aux prises avec un conflit de passion simple, une folie de rires, ou un drame au couteau vite solutionniste, mais fais-nous grâce des arpèges psychologiques et de la technie passionnelle ; ne nous commente pas Roméo et Juliette en disant que c'étaient des impulsifs, de même qu'on nous a présenté Tristan et Isolde comme des métaphysiciens, je dirais même des métamusiciens. Et songe que lorsque l'une de ces sirènes complétées embrasse pour la dernière fois son amant, elle fait retomber une voilette de deuil sur le baiser d'adieu ; puis elle court radieusement enrichir la passion du nouvel ami. » Mais l'auteur dramatique napolitain est enragé de décevances scandinaves, et il voyait chaque soir à bord de notre barquette la dame de la mer dans les bras du capitaine du Vaisseau-Fantôme.

Notre publication ayant été conviée officiellement aux deux soirées de gala données au Théâtre-Argentina de Rome et au San-Carlo de Naples, je m'y suis rendu.

J'ai mal entendu la première audition ; les théâtres italiens, comme les maisons américaines, ont douze étages, et j'étais placé au treizième ; heureusement, l'exquis romancier Lucio d'Ambra m'a recueilli dans son avant-scène, non loin des souverains, je veux dire non loin des artistes qui règnent souverainement aussi, et j'ai pu démêler que l'on jouait, dans le même décor, quatre tableaux d'un opéra absolument inédit, le *Faust* de Gounod. Les plus grands noms du monde financier et politique de Rome étaient représentés là ; mais l'aristocratie s'était abstenue, ce qui nous a privés des scintillements des pierreries héréditaires sur les épaules patriciennes.

A Naples, de la gare au San-Carlo, le trajet dure quinze minutes. Quelques amis et moi, munis de billets d'orchestre, avaient pensé qu'en arrivant en ville avec le train de six heures, ils pourraient aisément accéder à neuf heures à la soirée. Quelle erreur ! A dix heures et demie, après de véritables batailles rangées avec des cochers, des carabiniers et des gens qui criaient : Vive la France ! en vous rouant de coups, nous avons pu faire au San-Carlo une entrée plus sensationnelle que Tamagno ; le correspondant du *Gil Blas* avait un doigt en moins, celui de l'*Agence Havas* une paupière en plus, et le signataire de ces lignes avait engagé avec l'automédon du fiacre 7325 une conversation en quatre poings... N'importe, disons tout de suite que l'amateur de musique qui n'a pas entendu Tamagno invectiver les idoles dans le *Polyeucte* de Donizetti ne sait pas ce que c'est que la voix humaine. Ce Tamagno est un ouragan fatigué, un torrent qui s'épuise, une tempête que l'âge calme, mais c'est une force de la nature ; et les valses qu'il chante dans la partition pour convertir Pauline au christianisme sont véritablement des valses-tourbillons.

Mais, je vous le demande, dans quelles régions traiterait-on en valses les circonstances les plus tragiques de l'existence si ce n'est dans ces eldorados bénis, dans ces régions de paganisme enchanteur où les églises sont des casinos aveuglants de dorures et où les saints les plus révérés sont figurés par des adonis inquiets? Les fleurs y paraissent des lèvres qui s'entr'ouvrent, le soleil descend dans le lit de la mer comme vers une amante prête aux plus somptueuses nuptialités ; la musique n'y doit être qu'une volupté câlinant la surface de l'âme.

George VANOR.



... Ce Tamagno est un ouragan fatigué, un torrent qui s'épuise, une tempête que l'âge calme, mais c'est une force de la nature.



Le Fils de l'Étoile, IIe Tableau. — La Ville de Liberté. — Dessin de M. Amable.

La Mise en Scène

LE FILS DE L'ÉTOILE

C'est purement au point de vue scénique que je voudrais parler du grand drame lyrique de MM. Catulle Mendès et Camille Erlanger.

Avant tout, il faut reconnaître qu'en ce qui concerne décors et costumes, M. Gailhard est irréprochable. Il a donné tout ce qu'on lui a demandé, et si l'on peut, çà et là, relever quelques fautes, ce n'est pas à lui qu'on doit s'en prendre. Il n'a lésiné sur rien ; il a bâti d'immenses praticables, fait couvrir de vastes surfaces de toile. Les ensembles d'architecture sont fort beaux et présentent un impressionnant caractère de majesté. Mais, pour l'œil délicat, c'est de la peinture plutôt que du réel, et ainsi l'illusion que l'on cherche en un décor demeure incomplète.

N'importe, les décors ont de la grandeur, en harmonie avec les événements qui s'y déroulent. A part celui de l'orgie romaine, un peu bien rouge, acceptable toutefois, puisque c'est un rêve qui s'y déroule, ce sont des compositions graves et sévères même quand elles sont fastueuses. Il y a des colonnades hébraïques du style le plus fidèle, avec leurs chapiteaux massifs et leurs lourds entablements. Les rochers à pic du défilé où l'héroïne vient tomber de fatigue, dans sa marche tragique vers le camp des Romains, ont quelque chose de terrible et de fantasque qui s'accorde en perfection avec l'enchantement qui s'y produit.

C'est là que M. Gailhard a réalisé l'un des plus remarquables changements à vue que je connaisse. Au lieu de faire tomber le hideux rideau noir dont on se sert depuis quelque temps, il est parvenu, par des combinaisons d'éclairage, à obtenir des dégradations successives et rapides se résolvant en une sorte de brouillard dense qui supprime momentanément toute forme ; puis, quand cette buée s'évapore, on voit promptement paraître tous les rouges du camp romain et l'immense table de l'orgie, couverte de lumières, de vaisselle d'or, de mets dressés, de fleurs et de fruits, et autour de laquelle se pressent le consul et ses convives. C'est d'un effet aussi nouveau que saisissant, dont M. Gailhard doit être loué sans réserve. Puisse-t-il avoir ressuscité le changement à vue, que l'on semblait ne plus savoir produire.

Pour les costumes, il en va différemment. Ils ont certainement un certain style, mais plus conventionnel que vrai. M. Bianchini se préoccupe moins du réel que du joli ou du poétique. Cette conception est évidemment acceptable dans les parties de l'ouvrage qui sont du domaine symbolique ; pour les autres, il semble qu'une fidélité plus scrupuleuse serait préférable.

Si la suite des Imprécatrices, au premier acte, avec ses flottants voiles gris qui en font comme une apparition de formes vagues, comme un ensemble mouvant d'êtres fluides, presque immatériels, est d'une réussite indéniable, en revanche, les prêtresses d'amour qui entourent Mme Héglon font penser à quelque féerie plus qu'à un sévère drame lyrique.

Les costumes des Juifs sont bien inexacts. Pourquoi ne pas leur avoir donné cet aspect arabe qu'ils avaient alors, comme on le constate dans la *Vie de Jésus*, de James Tissot, si documentée, si impeccable ? Deux siècles ont passé, d'accord, mais que sont deux siècles pour les Orientaux ? Quand le Fils de l'Étoile paraît, il est vêtu d'une longue robe blanche drapée à la manière de celle du Christ, alors que c'est un héros purement juif. Et lorsqu'ensuite il paraît armé, avec son casque d'acier étincelant, son costume immaculé, il rappelle le *Lohengrin* wagnérien. Autant d'anachronismes singuliers.

Le tableau de l'orgie romaine est tout aussi discutable. Tableau de pantomime et de ballet, puisque ce n'est qu'un rêve. Cependant, un rêve n'implique pas de telles libertés, quand il est aussi précis que celui-ci. Or, les guerriers-danseurs sont des Romains purement imaginaires, avec quelques détails servant de simples indications. Et les travestis bleus en culottes, cuirassés de cuir chamois, avec application de rondelles d'acier scintillant comme dans la *Fille de Roland !* Ces rondelles seraient-elles la signature de M. Bianchini ? En outre, casques, armures sont généralement en acier, mettons en fer brillant, alors qu'à cette époque on n'employait guère que du bronze à cet usage. M. Bianchini a sûrement consulté son goût, excellent d'ailleurs au point de vue harmonie, plutôt que son érudition.

Toutefois, ses lévites ont assez bien le caractère hébraïque, avec leur éphod et l'espèce de tiare blanche qui les coiffe. Par contre, les soldats d'Israël sont conventionnels à l'extrême, avec leurs cuirasses formées de lames de métal assemblées, leurs lances en truelles à poisson...

Venons à la mise en scène proprement dite. Elle est suffisamment adroite et ingénieuse, quoique çà et là s'y produisent d'étranges erreurs. Sans insister sur les mouvements des foules, sur cette fuite assez baroque des gens du peuple après la victoire définitive des Romains, fuite où la figuration traverse la scène en courant, en levant des bras éperdus vers le ciel ! Je voudrais toucher quelques mots de la rentrée triomphale du héros, quand il vient de gagner la bataille et d'anéantir les légions envoyées à sa poursuite.

Quelques minutes avant qu'il paraisse, une fanfare s'installe sur une haute estrade, placée dans le fond à cet effet. Or, cette fanfare est bien costumée, mais elle a des instruments d'une rare modernité sur lesquels la musique est fixée par de petites lyres en cuivre, absolument comme cela a lieu dans nos musiques militaires modernes. Sincèrement, une telle faute est inconcevable. Elle détruit toute vraisemblance. N'est-ce pas déjà bien étonnant que des musiciens hébreux du temps d'Adrien jouent du trombone et du saxophone faut-il encore qu'on leur voie lire leur partie comme à un concours d'orphéons ? C'est du goût le plus douteux.

Théodore MASSIAC.



Le Fils de l'Étoile, IVe Tableau. — La Tente de l'Impérator. — Dessin de M. Amable.



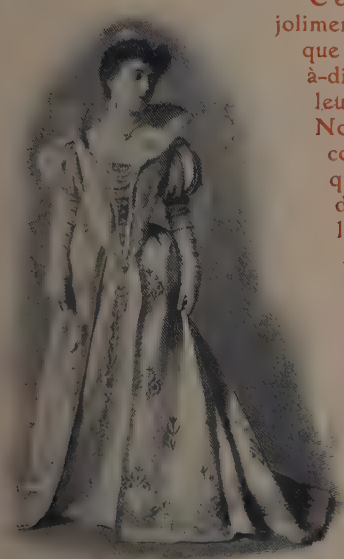


Le « Roi Galant ». — *Ier Acte.*

LE ROI GALANT

Personne n'a été surpris du grand succès du *Roi Galant*, la comédie héroïque, la tragi-comédie pour parler le style classique, de MM. Louis Marsolleau et Souliès. L'heure n'est-elle pas au théâtre en vers, à la pièce, un peu féerique, un peu chimérique, spirituelle et dramatique, coquette, pailletée, noble, héroïque, où les vers servent de stricte parure à de jolis sentiments. Edmond Rostand a brillamment frayé à nouveau la voie au théâtre en vers. La formule sévère d'un Henry Becque ne vieillit pas encore, mais peut-être a-t-elle lassé l'amateur du théâtre par trop de constats minutieux. Elle nous a suffisamment appris la vie, ses luttes, ses déchéances, ses compromissions, ses fatigues, ses écrasements. Il faut quelque trêve à jouer ces pièces en habit noir, miroir trop exact de notre société. On se plaît à entendre un peu de rêverie, des propos galants et des songes de gloire, et l'on écoute avec plaisir marivauder les *Romanesques*, et l'on suit d'un œil charmé, dans des décors de parc énamouré, des dames et des pages qui jasent en costume Watteau.

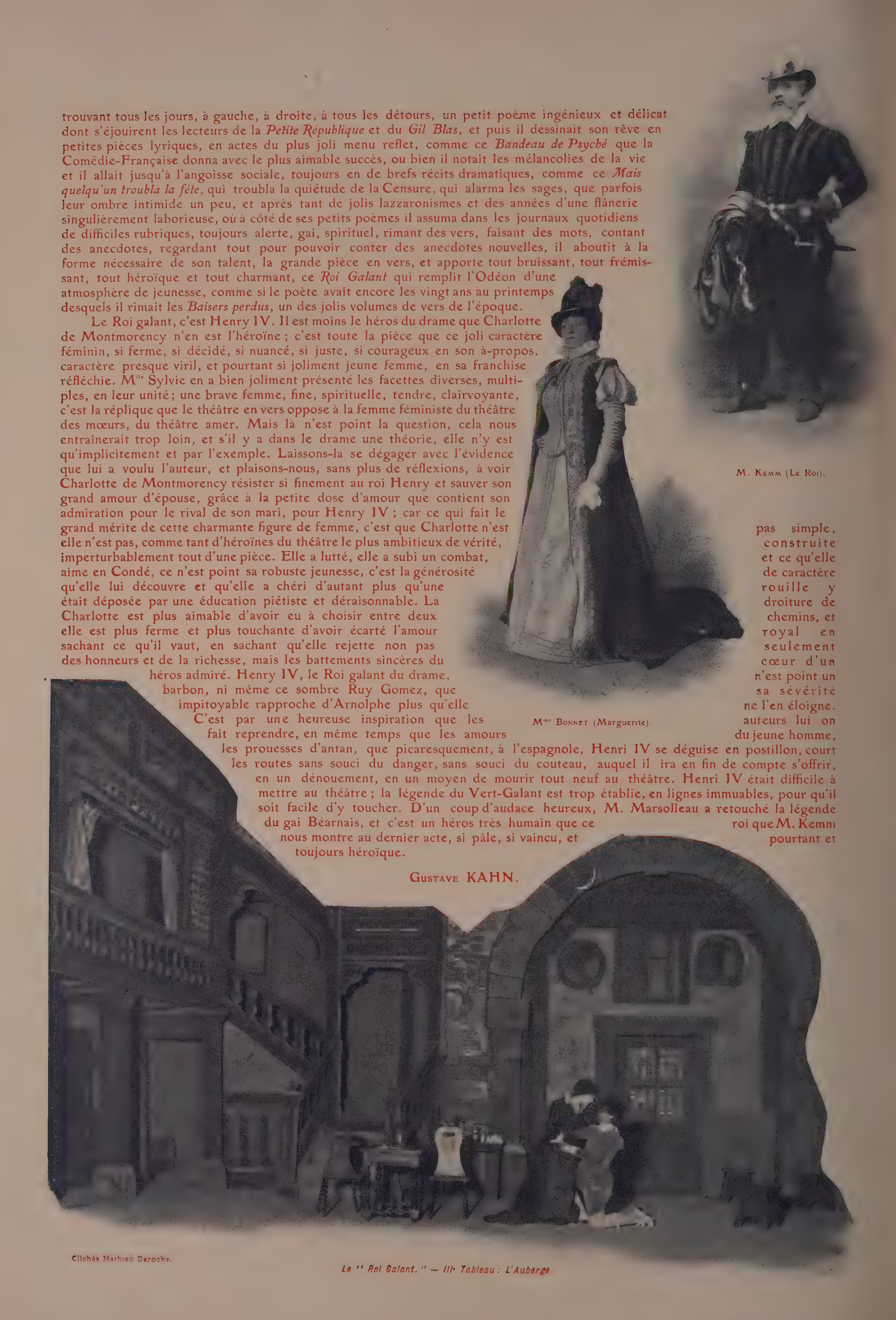
C'est d'ailleurs dans la féerie légère et aussi dans l'héroïsme joliment serti de rimes riches, à la fois savantes et désinvoltes que certains poètes sont le plus *réalistes*, le plus *véristes*, c'est-à-dire qu'ils expriment le mieux la vérité de leur âme et de leur esprit. Ne serait-ce point le cas de Louis Marsolleau. Non que l'on songe ici à diminuer la portée et la valeur des comédies sociales telles que *Mais quelqu'un troubla la fête* et qu'on veuille réduire à une seule gamme la souplesse notoire d'un beau talent, mais Louis Marsolleau est surtout, dans la lignée de Théodore de Banville, un poète preste, alerte, fécond, souriant et tendre ; c'est un polémiste, un combatif, c'est surtout un poète, et dans la mêlée politique, qu'il suit dans nos quotidiens, en fredonnant de courtes chansons singulièrement précises, il fait surtout attention à l'air du temps, à la clarté grise et bleue du ciel et aux enroulements des drapeaux autour des hampes sous le vent léger plus qu'au fait du jour, qu'au fond des choses. Il a signé longtemps ses fantaisies en vers le *Mitronnet*. Il soulignait lui-même son rôle de flâneur attentif, de badaud pressé de tirer du spectacle de la rue son essence poétique. Il flâna au long du théâtre en un méandre de petits chemins,





Mlle Sylvie (Charlotte).

M. Dorival (Condé). M. Kemm (Le Roi)



trouvant tous les jours, à gauche, à droite, à tous les détours, un petit poème ingénieux et délicat dont s'éjouirent les lecteurs de la *Petite République* et du *Gil Blas*, et puis il dessinait son rêve en petites pièces lyriques, en actes du plus joli menu reflet, comme ce *Bandeau de Psyché* que la Comédie-Française donna avec le plus aimable succès, ou bien il notait les mélancolies de la vie et il allait jusqu'à l'angoisse sociale, toujours en de brefs récits dramatiques, comme ce *Mais quelqu'un troubla la fête*, qui troubla la quiétude de la Censure, qui alarma les sages, que parfois leur ombre intimide un peu, et après tant de jolis lazzaronismes et des années d'une flânerie singulièrement laborieuse, où à côté de ses petits poèmes il assuma dans les journaux quotidiens de difficiles rubriques, toujours alerte, gai, spirituel, rimant des vers, faisant des mots, contant des anecdotes, regardant tout pour pouvoir conter des anecdotes nouvelles, il aboutit à la forme nécessaire de son talent, la grande pièce en vers, et apporte tout bruissant, tout frémissant, tout héroïque et tout charmant, ce *Roi Galant* qui remplit l'Odéon d'une atmosphère de jeunesse, comme si le poète avait encore les vingt ans au printemps desquels il rimait les *Baisers perdus*, un des jolis volumes de vers de l'époque.

Le Roi galant, c'est Henry IV. Il est moins le héros du drame que Charlotte de Montmorency n'en est l'héroïne ; c'est toute la pièce que ce joli caractère féminin, si ferme, si décidé, si nuancé, si juste, si courageux en son à-propos, caractère presque viril, et pourtant si joliment jeune femme, en sa franchise réfléchie. Mlle Sylvie en a bien joliment présenté les facettes diverses, multiples, en leur unité ; une brave femme, fine, spirituelle, tendre, clairvoyante, c'est la réplique que le théâtre en vers oppose à la femme féministe du théâtre des mœurs, du théâtre amer. Mais là n'est point la question, cela nous entraînerait trop loin, et s'il y a dans le drame une théorie, elle n'y est qu'implicitement et par l'exemple. Laissons-la se dégager avec l'évidence que lui a voulu l'auteur, et plaisons-nous, sans plus de réflexions, à voir Charlotte de Montmorency résister si finement au roi Henry et sauver son grand amour d'épouse, grâce à la petite dose d'amour que contient son admiration pour le rival de son mari, pour Henry IV ; car ce qui fait le grand mérite de cette charmante figure de femme, c'est que Charlotte n'est pas simple, elle n'est pas, comme tant d'héroïnes du théâtre le plus ambitieux de vérité, construite imperturbablement tout d'une pièce. Elle a lutté, elle a subi un combat, et ce qu'elle aime en Condé, ce n'est point sa robuste jeunesse, c'est la générosité de caractère qu'elle lui découvre et qu'elle a chéri d'autant plus qu'une rouille y était déposée par une éducation piétiste et déraisonnable. La droiture de Charlotte est plus aimable d'avoir eu à choisir entre deux chemins, et elle est plus ferme et plus touchante d'avoir écarté l'amour royal en sachant ce qu'il vaut, en sachant qu'elle rejette non pas seulement des honneurs et de la richesse, mais les battements sincères du cœur d'un héros admiré. Henry IV, le Roi galant du drame, n'est point un barbon, ni même ce sombre Ruy Gomez, que sa sévérité impitoyable rapproche d'Arnolphe plus qu'elle ne l'en éloigne. C'est par une heureuse inspiration que les auteurs lui on fait reprendre, en même temps que les amours du jeune homme, les prouesses d'antan, que picaresquement, à l'espagnole, Henri IV se déguise en postillon, court les routes sans souci du danger, sans souci du couteau, auquel il ira en fin de compte s'offrir, en un dénouement, en un moyen de mourir tout neuf au théâtre. Henri IV était difficile à mettre au théâtre ; la légende du Vert-Galant est trop établie, en lignes immuables, pour qu'il soit facile d'y toucher. D'un coup d'audace heureux, M. Marsolleau a retouché la légende du gai Béarnais, et c'est un héros très humain que ce roi que M. Kemm nous montre au dernier acte, si pâle, si vaincu, et pourtant et toujours héroïque.

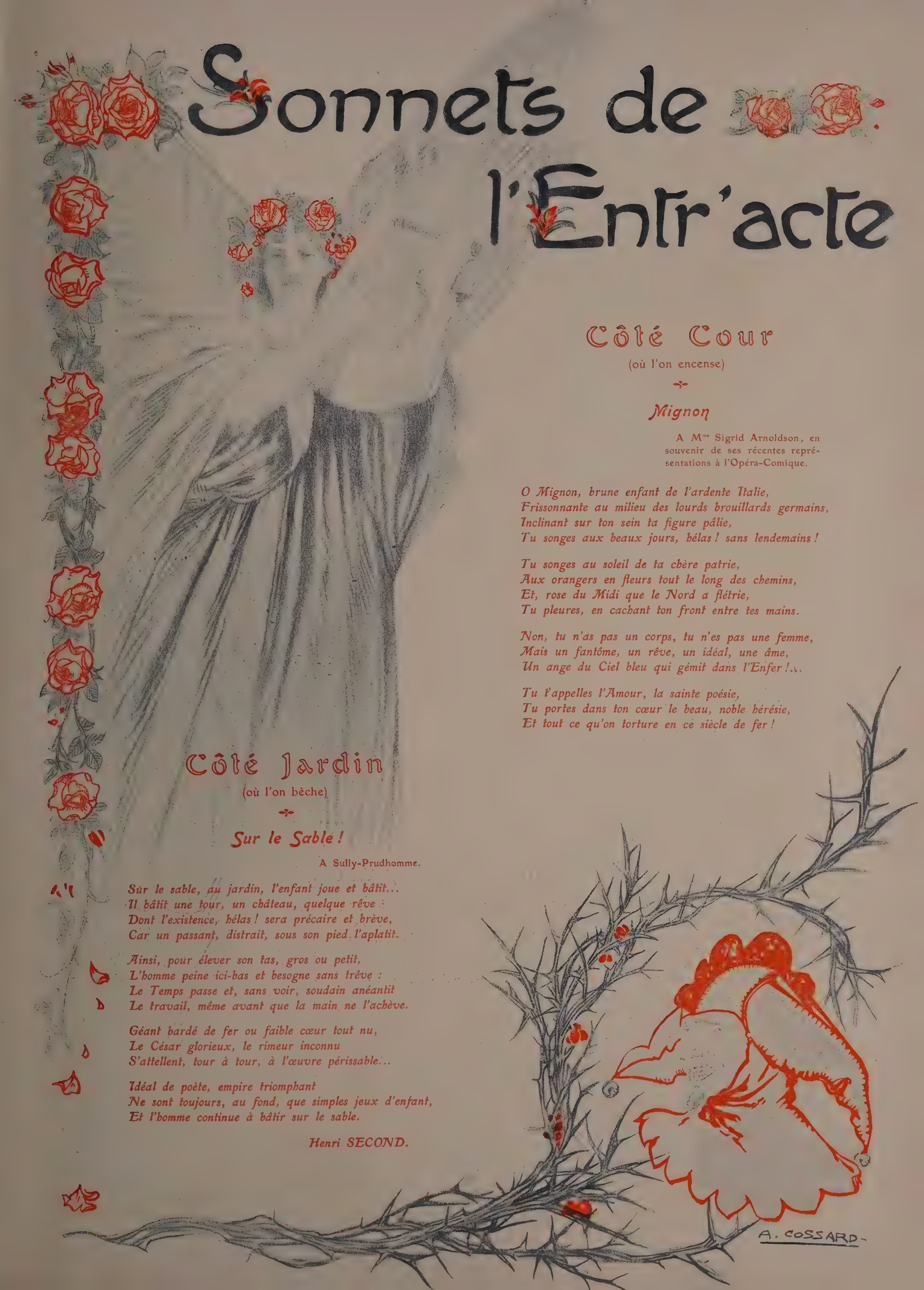
Gustave KAHN.

M. Kemm (Le Roi).

Mme Bonnet (Marguerite).

Clichés Mathieu Deroche.

Le " Roi Galant. " — IIIe Tableau : L'Auberge



Sonnets de l'Entr'acte

Côté Cour
(où l'on encense)

Mignon

A Mme Sigrid Arnoldson, en souvenir de ses récentes représentations à l'Opéra-Comique.

O Mignon, brune enfant de l'ardente Italie,
Frissonnante au milieu des lourds brouillards germains,
Inclinant sur ton sein ta figure pâlie,
Tu songes aux beaux jours, hélas ! sans lendemains !

Tu songes au soleil de ta chère patrie,
Aux orangers en fleurs tout le long des chemins,
Et, rose du Midi que le Nord a flétrie,
Tu pleures, en cachant ton front entre tes mains.

Non, tu n'as pas un corps, tu n'es pas une femme,
Mais un fantôme, un rêve, un idéal, une âme,
Un ange du Ciel bleu qui gémit dans l'Enfer !...

Tu t'appelles l'Amour, la sainte poésie,
Tu portes dans ton cœur le beau, noble hérésie,
Et tout ce qu'on torture en ce siècle de fer !

Côté Jardin
(où l'on bêche)

Sur le Sable !

A Sully-Prudhomme.

Sur le sable, au jardin, l'enfant joue et bâtit...
Il bâtit une tour, un château, quelque rêve :
Dont l'existence, hélas ! sera précaire et brève,
Car un passant, distrait, sous son pied l'aplatit.

Ainsi, pour élever son tas, gros ou petit,
L'homme peine ici-bas et besogne sans trêve :
Le Temps passe et, sans voir, soudain anéantit
Le travail, même avant que la main ne l'achève.

Géant bardé de fer ou faible cœur tout nu,
Le César glorieux, le rimeur inconnu
S'attellent, tour à tour, à l'œuvre périssable...

Idéal de poète, empire triomphant
Ne sont toujours, au fond, que simples jeux d'enfant,
Et l'homme continue à bâtir sur le sable.

Henri SECOND.

A. COSSARD

Cl. Ellis.



M. Jan Kubelik.



Kubelik

Il y a quelque trois ans, devant une salle aux trois quarts vide, à Nice, au Palais de la Jetée, un jeune violoniste, au nom étrangement sonore, donnait un concert à programme éclectique et copieux. Les affiches annonçant cette audition portaient, sous le nom de Jan Kubelik, cette mention tant soit peu outrecuidante : *Il Paganini redivivo* (le Paganini ressuscité). Mais le public de la Côte d'Azur, saturé de matinées, de *five-o'clock*, de soirées, de nuictées aussi, avait passé indifférent devant ces affiches. Bref, cette manifestation semblait un four, une manifestation d'une noirceur ténébreuse...

Mais il se trouva que les rares indifférents venus par désœuvrement ou curiosité, et les musiciens de l'orchestre, professionnellement sceptiques, qui composaient l'auditoire du premier concert de Kubelik en France, furent à ce point enthousiasmés par la fantastique maîtrise de l'artiste qu'ils firent à celui-ci un succès dépassant de beaucoup les triomphes ordinaires de l'approbation collective.

Le Stradivarius.

Kubelik dut donner *sept concerts* en moins de quinze jours et aux derniers les places faisaient prime. Bien plus, la police dut établir un service d'ordre pour protéger le violoniste, à sa sortie, contre les embrassades d'une foule délirante.

Un homme qui provoque de tels emballements est vraisemblablement détenteur d'une grande force magnétique. Il doit posséder le double don d'émouvoir et d'étonner, cela par le rayonnement de sa propre émotion, ceci par l'exercice d'une faculté poussée aux extrêmes limites de son développement.

Tel est le cas de Kubelik, dont la puissance d'expression, servie par une virtuosité effarante, fait songer à quelque force élémentale.

Ah ! certes, on ne sourit plus de l'épithète tintamarresque : *Il Paganini redivivo*, quand on l'a entendu une fois, Kubelik ! Et Paris — Paris si accueillant aux écrivains, aux compositeurs, aux comédiens de l'étranger, et si sévère à l'endroit de ses concertistes — s'est intéressé, s'est pris à ce talent souverain.

Un autographe de Kubelik.

Car de ce que Kubelik joue *intégralement* le répertoire de Paganini, il ne faut pas conclure, ainsi que certains l'ont fait inconsidérément, que cet exceptionnel violoniste soit confiné dans la seule perfection du mécanisme. Ses interprétations des *Concertos* de Beethoven et de Mendelssohn ont établi que ce virtuose est également un grand artiste.

C'est aussi une personnalité, un type teinté de romanesque.

L'histoire de son mariage, une idylle dégagée de toute vulgarité, défraya longtemps les gazettes des deux mondes avant que la presse française s'en fit l'écho.

Kubelik avait rencontré à Debreczin la comtesse Marianne Czaki-Szell. Ce fut le coup de foudre de part et d'autre, mais de longs mois devaient s'écouler avant que les jeunes gens fussent unis. Leur mariage, célébré dans cette même ville de Debreczin où ils s'étaient vus un jour, un seul jour, date de l'automne dernier.



Le Guarnerius.

Cl. Ellis.



Mme Kubelik.

Puisque nous avons la bonne fortune de publier deux des meilleures photographies qui aient été prises de M. et de Mme Kubelik, le commentateur peut se dispenser d'un portrait écrit ; mais je ne résiste pas à noter la sensation de vie intérieure intense et ardente que dégage la physionomie de ce tout jeune grand artiste — il a vingt-cinq ans !

C'est un bienveillant et un doux, ce puissant modeleur de cantilènes, ce subtil ciseleur de sonorités ! C'est un mystique aussi, et la religiosité de son art n'en apparaît pas l'attribut le moins intéressant.

Chez Kubelik, l'instrumentiste se double d'un compositeur, mais une sévérité impitoyable à l'égard de soi-même l'a empêché de livrer jamais à la publicité aucune de ses œuvres. Cette raison donne d'autant plus de prix à l'autographe musical que nous devons à un petit subterfuge : c'est la notation d'un trait qui figure dans une des compositions inédites du jeune maître.

Kubelik possède deux violons, un *Guarnerius* et un *Stradivarius* authentiques, qui représentent une fortune. D'après les photographies que nous en donnons, on peut se rendre compte des différences de patron qui caractérisent les types des deux merveilleux luthiers italiens.

Au surplus, le violon n'est pas un instrument comme les autres ; il apparaît comme un organe de l'instrumentiste bien plus que comme un objet inanimé fait de bois de sapin. Et s'il est un fétichisme admissible, n'est-ce pas celui qui poétise un truchement d'émotions — ce truchement fût-il une toile peinte, un livre ou un violon ?

Gabriel BERNARD.



Commençons cette revue des opinions de la critique par le *Fils de l'Étoile*. Les œuvres nouvelles jouées à l'Opéra sont trop rares pour que la place principale et une part prépondérante ne leur soient pas accordées.

Parmi les critiques qui se sont donnés la peine de regarder de près l'ouvrage de M. Erlanger et de le discuter, nous citerons particulièrement MM. Fourcaud et Pierre Lalo. Ce dernier n'a même exprimé son avis qu'après un très long examen, puisque la répétition générale du *Fils de l'Étoile* a eu lieu le dimanche 17 Avril, et que le feuilleton du *Temps* analysant l'œuvre a paru dans le numéro du jeudi 5 Mai. Or, l'un et l'autre critique aboutissent à peu près à la même conclusion : poème malgré ses qualités artistiques, ne se prêtant guère à une action musicale, et partition d'une excessive lourdeur où la complication étouffe l'inspiration. Ces deux études sont plus abondantes en réserves qu'en compliments, on ne s'étonnera donc pas que les extraits que nous en donnons procurent une impression d'ensemble assez peu favorable.



M. Camille Erlanger
d'après une plaquette exécutée à la Villa Médicis.

Au sujet du poème de M. Mendès, M. Lalo s'exprime en ces termes :

Ce qui le rend agréable à lire, c'est la couleur dont l'ornent des épithètes pittoresques et des images brillantes, c'est la recherche des expressions, c'est l'élégance des tours et phrases, c'est l'adresse et l'agilité de la versification, c'est la richesse imprévue et divertissante de la rime, ce sont tous les ieux du style où M. Catulle Mendès excelle. Le malheur est que la musique n'entre guère dans ces jeux-là. Elle n'a rien à faire de la couleur que donnent les épithètes et les images ; elle peint directement, par ses propres moyens et sa propre vertu, et l'abondance des mots ne fait que l'embarrasser. Elle ne s'accommode pas davantage des tournures trop élégantes, des expressions trop recherchées, des rimes trop rares, de tout ce qu'il y a ici de virtuosité pure et de préciosité ; elle fait pis que de ne point s'en accommoder, elle l'efface, elle le dissipe, elle l'anéantit.

En ce qui concerne la musique, M. Pierre Lalo rend justice à l'effort manifesté par le compositeur, mais le résultat obtenu lui paraît loin d'être en proportion de cet effort :

Il s'efforce de tout son pouvoir ; il s'efforce sans cesse ; il s'efforce sans merci ; sa partition est ce qu'on est convenu d'appeler « un grand effort ». Ces grands efforts-là, dont l'art contemporain est rempli, commandent à la fois l'estime et la tristesse. Car l'effort ne se suffit pas à lui-même ; il n'est qu'un moyen, il ne peut être une fin ; et une œuvre d'art où l'on n'aperçoit qu'un « grand effort » est bien près d'être un grand avortement. Je ne puis dire qu'à mon gré l'effort de M. Erlanger dans le Fils de l'Étoile *ait réussi. Cette œuvre formidable, construite à la mode wagnérienne sur de nombreux* leitmotivs, *enrichie d'harmonies somptueuses et d'un orchestre copieux, donne en son ensemble l'impression d'une lourde et terne monotonie. La matière l'occupe, l'encombre, l'envahit tout entière ; la matière y accable et y submerge l'esprit. L'instrumentation touffue et sonore, les accords travaillés et recherchés, l'appareil thématique complexe et rigoureux : tout cela, qui est de l'excellente matière musicale, n'est que de la matière. Il semble que le musicien soit absorbé dans cette besogne matérielle, qu'il y reste attaché, comme à la terre, par une sorte de servage ; qu'il aille labourant pas à pas son sol, les yeux et la pensée fixés à cette glèbe de leitmotivs, à cette argile d'harmonies, à ces sillons de contrepoints, sans jamais dresser la tête vers le ciel libre, contempler autour de lui et concevoir en lui-même la nature et la vie.*

Presque rien ne sort, ne se dégage, ne se lève de cette vaste et lourde partition : c'est quelque chose d'épais, de compact, de massif, où sans cesse le procédé étouffe l'expression, où les notes étouffent la musique.

M. Marcel Prévost.

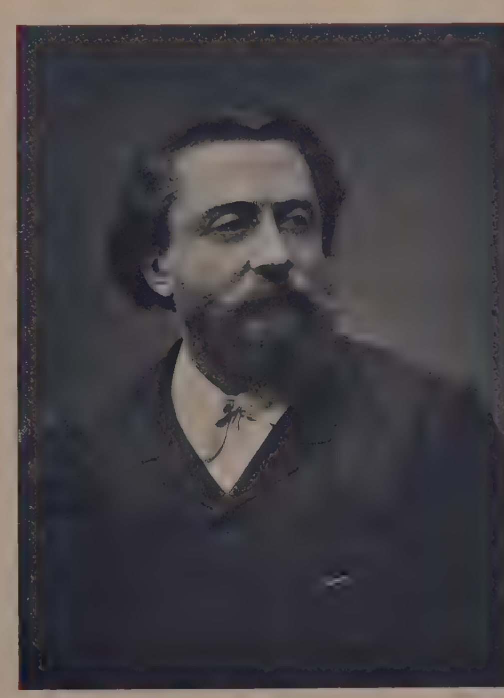
Considérant les divers éléments employés par le musicien, M. Pierre Lalo retrouve partout le défaut qu'il vient de signaler :

La même prépondérance de la matière se retrouve dans les autres éléments de l'ouvrage. L'harmonie est inutilement compliquée, altérée, surchargée, non point pour des raisons d'expression, mais pour le plaisir de la surcharge, de l'altération et de la complication.

Si de l'harmonie nous passons à l'orchestration, la même impression subsiste :

L'orchestre, formidablement nombreux, abondant et bruyant, s'embarrasse de combinaisons inutiles, forme une pâte où l'on ne distingue plus le caractère individuel des instruments, où les cordes disparaissent sous la masse confuse des bois, des cuivres et de la batterie. Et c'est encore un effet de l'imitation de Bayreuth. Mais dans l'immense flot de sonorités de l'orchestre wagnérien, les timbres se mêlent, se séparent et se mêlent de nouveau avec la liberté souveraine, la vie et le mouvement d'un grand fleuve. Dans les orchestres que l'on compose laborieusement à l'image de celui-là, les timbres mêlés ne se séparent plus ; ce sont les eaux inertes d'un étang.

M. Fourcaud fait les mêmes réserves que M. Lalo au point de vue de l'harmonie et de l'instrumentation :



M. Catulle Mendès.



M. Lavedan.

Harmoniquement, la partition de M. Erlanger se signale par beaucoup de complications. La surcharge des accords est presque constante. Peu importe quand cette surcharge est au service des idées ; mais c'est, le plus souvent, l'idée qui semble au service des accords. Nos auteurs se défient-ils, décidément, de leur imagination mélodique ou sont-ils à court d'invention dans l'ordre des mélodies...

Au point de vue instrumental, l'œuvre est bruyante à l'excès. Les basses cuivrées et les instruments de percussion s'y déchaînent, par instant, avec une sorte de rage. Le bruit n'est pas la puissance. On souhaiterait quelquefois entendre le quatuor à nu.

M. Erlanger s'est montré très courroucé du feuilleton de M. Lalo, et dans une lettre qui a paru dans le *Figaro* du vendredi 6 mai, il prétend qu'il s'attendait à un article défavorable, car M. Lalo « malmène les plus hautes gloires ! » Voilà au moins un compositeur exempt de prétention ! M. Erlanger accuse en outre M. Lalo de parti pris, et même, ajoute-t-il, « cette fois ce parti pris est tellement flagrant, qu'il me dispense de toute réponse ». Pourquoi alors M. Erlanger ne s'est-il pas tu ? Pourquoi ces lignes acrimonieuses ? Ne se rend-il pas compte du ridicule qu'il y a pour un auteur à ne pas admettre la critique, et à considérer qu'on est de parti pris dès qu'on n'admire pas sans réserve ?

L'étendue des extraits que j'ai donnés du *Fils de l'Étoile* m'oblige au strict minimum pour les œuvres dont il me reste à parler : *La plus faible*, *Varennes* et le *Roi galant*.

La plus faible a provoqué des appréciations assez diverses. Si on s'accorde en somme volontiers à reconnaître que l'ensemble est agréable, on reproche à l'auteur les maladresses de l'exécution. Le principal personnage, Jacques Nerval, paraît peu consistant, dénué de caractère et d'énergie à un degré assez rare. La détermination prise par celle avec laquelle il vit maritalement, Germaine, d'aller demeurer chez l'ami de Jacques Nerval, chez Louis Gourd, tandis que Jacques est soigné dans sa famille, a paru mal habile, invraisemblable. M. Faguet dit même que la chose semble impossible car quand on est deux pour commettre une folie, il est difficile d'admettre qu'un des deux n'ait pas une lueur de raison.

Dans une intéressante chronique qui figure en tête de l'*Echo de Paris* du 29 Avril, MM. Paul et Victor Margueritte mettent en lumière l'idée essentielle qui, selon eux, ressort de *La plus faible* :

L'égoïsme invétéré de l'homme, même d'un être cultivé, de nature élevée, d'un homme de valeur intellectuelle et morale, d'un homme qui, s'il n'est pas de la plus haute essence, est loin de compter parmi les pires, et à tout prendre, peut passer encore pour un des meilleurs, voilà le trait que M. Marcel Prévost a souligné avec une justesse pénétrante et robuste. Voilà où tient la véritable portée de sa pièce. Par là elle atteint une de ces vérités générales qui peuvent servir d'exemple et de leçon.

M. Camille Le Senne fait ressortir dans le *Siècle* les désavantages de l'union libre pour la femme, qui d'après lui, résultent de l'action imaginée par M. Marcel Prévost :

L'union libre facilite les caprices du mâle ; un grand progrès et même une transformation presque complète de nos mœurs plus encore que notre législation seraient nécessaires pour qu'elle garantit à la femme, à l'honnête femme, contrainte, pour une raison ou pour une autre, à rester en marge de la loi et du sacrement, la sécurité sans laquelle il n'y a ni ménage familial, ni maternité digne.

M. Gosselin Lenôtre.

Au sujet de *Varennes*, joué au Théâtre Sarah-Bernhardt, M. Catulle Mendès résume ainsi son opinion :

Il y a, dans l'ouvrage de MM. Henri Lavedan et Georges Lenôtre, une part de réalité historique, très minutieuse, et une part d'invention assez romanesque. Le roman s'adapte-t-il vraisemblablement à la réalité ? Ou bien, au contraire, celle-ci, justement parce qu'elle est si précise en de menus détails, fait-elle paraître plus chimérique le roman qui n'aurait rien eu que de fort admissible dans une œuvre de pure imagination ? Du moins, s'il n'y a point cohérence, il y a, d'un côté, des tableaux d'une saisissante exactitude, et, de l'autre, quelques scènes passionnées, très dignes d'émouvoir.

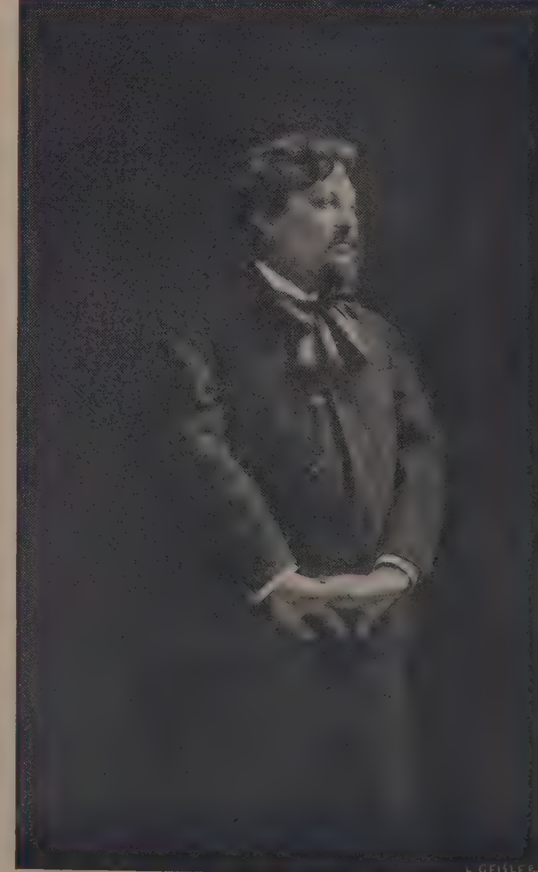
Un rédacteur de l'*Echo de Paris*, qui signe *Sparklet*, a été voir Sarah Bernhardt dans sa loge et nous fait connaître l'avis de la grande artiste sur certain détail de sa toilette, sur la façon dont la poudre dans les cheveux sied à sa physionomie. La scène est retracée de manière piquante :

Mme Sarah Bernhardt tend la main à M. Henri Lavedan, qui m'a amené. Les dames qui font cercle s'extasient sur la jolie coiffure blonde de Marie-Antoinette : « Non, non, fait Mme Sarah Bernhardt, qui se regarde tour à tour dans la glace de sa toilette et dans la grande psyché éclairée par une rampe électrique, durement. Non, non, la poudre me va mal. Je ne suis pas faite pour supporter la poudre... » On proteste d'ailleurs ; les cheveux de Mme Sarah Bernhardt sont blonds : « Ça ne fait rien, c'est un blond poudré qui ne me va pas, non, il ne-me-va-pas !... » La voix martèle les mots. Il n'y a rien à répondre. Mme Sarah Bernhardt doit demeurer persuadée que la poudre ne lui sied point. Pourtant une des dames remarque tout haut comme Sarah a toujours ses beaux grands yeux expressifs, son fin profil. Mme Sarah Bernhardt laisse dire. Le silence retombe. La femme de chambre apporte une couverture sur les jambes de la reine. Une couverture ! « J'ai toujours un peu froid aux pieds, un peu froid !... »

Le *Roi galant*, que vient de représenter l'Odéon, a eu la bonne fortune qui échoit d'ordinaire aux œuvres poétiques joliment conçues et artistement exécutées, il a été gratifié d'un concert d'éloges unanimes.

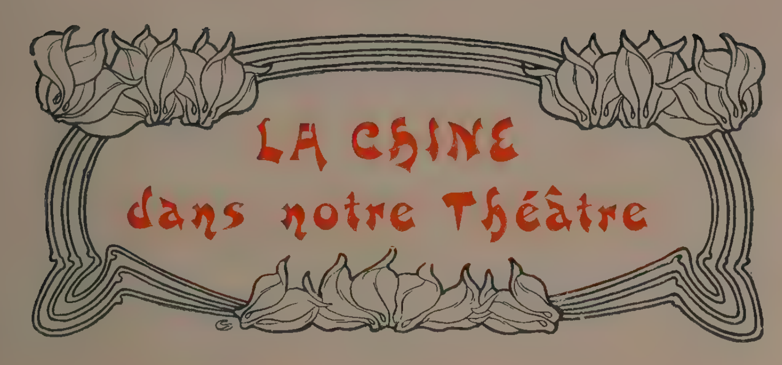
Albert DAYROLLES.

Cl. Cautin et Berger.



M. Louis Marsolleau.


Revue Théâtrale
Mlle CARRÈRE
dans ZAZA



LA CHINE dans notre Théâtre

A la répétition générale de la *Troisième Lune*, de Mme Fred Grèsac et de M. Paul Ferrier, si magnifiquement montée au Vaudeville par M. Porel, un confrère me disait : « Il serait curieux de montrer jusqu'à quel point les Chinois, leurs mœurs si singulières, leur morale, et aussi leurs pittoresques costumes, ont été mis à contribution par nos auteurs français. Ce serait certainement un sujet où il y aurait beaucoup à glaner, d'autant que le champ est vaste...

Pas tant que cela, confrère. L'Extrême-Orient n'a inspiré que fort peu nos dramaturges. Toutefois, il est probable que c'est la Chine qui nous a fourni le plus d'ouvrages de valeur, cinq ou six, pas davantage. C'est de ces ouvrages que je voudrais parler succinctement, sans toutefois m'y appesantir, en laissant de côté les *Odalisques de Ka-Ka-o*, les *Laboureurs chinois*, les *Idoles chinoises*, les *Fich-Tong-Khan*, les *Ka-o-lin* et les *Khan-Talou* des petites scènes, qui ne sont guère que des bouffonneries symboliques sans la moindre valeur. Je ne rappellerais pas non plus les pièces — féeries notamment — où les accoutrements de l'Empire du Milieu ont inspiré certaines scènes grotesques, comme celle des potiches dans la *Poudre de Perlinpinpin*. Le sujet mérite mieux.

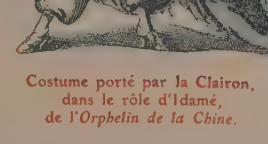
M. LE KAIN
Comédien du Roi
Dans le Rôle de ZAMORE

Frontispice de la partition de *Fleur de Thé*.

La première œuvre de valeur inspirée chez nous par la Chine est l'*Orphelin de la Chine*, de Voltaire, tragédie extrêmement curieuse, représentée pour la première fois à la Comédie-Française, le 20 août 1755.

Le sujet, essentiellement chinois, sans presque aucunes de ces allusions aux faits de son temps, dont Voltaire était si prodigue, le sujet est tiré de l'*Orphelin de Tchao*, tragédie chinoise dont le *Mercure de France* avait donné des extraits en 1734 (volume de février, pages 351 à 365). Dans la tragédie voltairienne, le héros, Gengis-Kan, étant entré vainqueur dans Cambalu, capitale de la Chine, ordonne le massacre de toute la famille impériale, y compris du dernier-né, enfant presque au berceau que le mandarin Zamti a recueilli, en jurant à son maître expirant de sauver ce suprême espoir d'une malheureuse race. Et Gengis-Kan faisant réclamer l'enfant impérial, Zamti livre son propre fils. Mais sa femme, Idamé, ne consent pas à un pareil sacrifice, elle est mère avant tout, elle ne veut pas que son enfant périsse. Or, autrefois, le terrible Gengis-Kan, le Scythe barbare, a vécu quelque temps à Cambalu, sous le nom de Témugin. Il a connu Idamé et s'en est épris, et bien qu'elle l'ait repoussé alors, il l'aime toujours... Tel est le sujet de cet *Orphelin de la Chine*, que Voltaire appelait « ses magots », et dont il n'escomptait guère le succès.

La tragédie alla pourtant aux nues, grâce à Mlle Clairon, son étoile, pour qui Voltaire avait écrit le rôle d'Idamé, de même qu'il avait écrit Zamti pour Le Kain. Dans le compte rendu du *Mercure*, on lit : « On doit dire, à la louange des comédiens « françois, qu'ils n'ont rien épargné pour mettre la pièce au théâtre avec tout l'éclat « qu'elle mérite. Ils y ont même observé le costume autant qu'il est possible de « le suivre. Mlle Clairon, faite pour servir de modèle, a osé, la première, suppri- « mer le panier. Mlle Hus (Asséli, attachée à Idamé) a eu le courage de l'imiter ; elles y « ont gagné : tout Paris a approuvé le changement et ne les a trouvées que plus aimables ».



Costume porté par la Clairon, dans le rôle d'Idamé, de l'*Orphelin de la Chine*.

Détail imprévu ! Dans cet *Orphelin de la Chine*, Voltaire fait des Japonais un éloge au moins curieux ! Parlant de ces « voisins altiers », la chinoise Idamé dit à son mari :

> De la nature humaine ils soutiennent les droits,
> Vivent libres chez eux et meurent à leur choix ;
> Un affront leur suffit pour sortir de la vie,
> Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
> Le hardi japonais ne craint pas qu'au cercueil
> Un despote insolent le plonge d'un coup d'œil.
> Nous avons enseigné ces braves insulaires ;
> Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires :
> Sachons mourir comme eux...



« Le Cheval de Bronze. »
Costume de Tchin-Kao, fermier.

Les Japonais savent-ils que Voltaire a fait l'éloge de leur hara-kiri ?

Passons. Le 23 mars 1835, l'Opéra-Comique donnait la première représentation du *Cheval de Bronze*, opéra-féerie en trois actes et quatre tableaux, de Scribe, musique d'Auber. Ce « cheval de bronze » emportait dans les airs tous ceux qui le montaient, et les rapportait invariablement dans les vingt-quatre heures suivantes. On pense de quelles questions ils étaient assaillis à leur retour. Ils voulaient d'abord se taire, puis cédaient aux sollicitations... Mais, aux premiers mots, ils devenaient immobiles et muets, changés en statues de porcelaine. C'est probablement là que les frères Cogniard ont puisé leur idée de la scène des potiches dans la *Poudre de Perlinpinpin*.

Le *Cheval de Bronze* eut un aimable succès, interprété comme suit : Yang, prince impérial de la Chine, Révial ; Tsing-Sing, mandarin lettré, Féréol ; Tchin-Kao, fermier, Inchindi ; Yanko, Thénard ; Stella, princesse du Mogol, Mme Casimir ; Tao-Jin, Mme Pouchard ; Péki, Mme Pradher ; Lo-Mangli, demoiselle d'honneur de la princesse, Mlle Anaïs Fargueil, qui devint la grande Fargueil, la créatrice de la Dolorès, de *Patrie*.

« Le Cheval de Bronze. » Tao-Jin, femme de Tsing-Sing.

L'action se passait dans la province de Chan-Toung. Le premier tableau représentait un « site agréable », avec, à droite, la ferme de Tchin-Kao, à gauche une pagode, au fond un village chinois. Au deuxième tableau, on voyait une chambre de la ferme de Tchin-Kao, avec, au fond, une grande baie vitrée, fermée de rideaux qui, lorsqu'on les ouvrait, laissaient voir, au dehors, le terrible cheval de bronze sur un rocher de granit. Le palais et les Jardins célestes de la princesse Stella constituaient le troisième tableau, et au quatrième on se trouvait dans l'intérieur d'une pagode richement éclairée, où l'on voyait les bavards téméraires changés en magots, alignés devant l'autel.

Toutefois, le *Cheval de Bronze* n'ayant qu'à demi réussi à l'Opéra-Comique, fut transformé en opéra-ballet, et donné à l'Opéra le 21 septembre 1857. Scribe avait conservé toute l'action de la pièce primitive, remplaçant seulement le dialogue par des récitatifs qu'Auber avait mis en musique, ajoutant çà et là à son ancienne partition quelques morceaux pompeux et au troisième acte un grand ballet très développé, spécialement composé pour la belle ballerine Ferraris, alors l'étoile chorégraphique de l'Opéra.

L'ouvrage était distribué ainsi : Tchin-Kao, fermier, Obin ; Tsing-Sing, mandarin, Marié (le père de Mmes Galli, Irma et Paola Marié) ; Yang, prince de la Chine, Sapin ; Yanko, garçon de ferme, Boulo ; Péki, fille de Tchin-Kao, Mme Dussy ; Tao-Jin, femme du mandarin Tsing-Sing, Mme Moreau-Sainti ; Stella, princesse du Mogol, Mme Delisle ; Lo-Mangli, demoiselle d'honneur, Mme Dameron.

Sous sa nouvelle forme, le *Cheval de Bronze* réussit à peine, comme sous l'ancienne, qui seule a survécu et se trouve jouée encore en province.

Puis le 27 juillet 1861, le Cirque donna la *Prise de Pékin*, drame en cinq actes, de Dennery et Mocquart, pièce de circonstance, fastueusement montée et qui eut alors un très gros succès. Reprise par les frères Floury, au Châtelet, en 1892, la *Prise de Pékin* ne produisit qu'une sensation assez ordinaire. Certains gros effets, dont Dennery s'était resservi plus tard (le coup de revolver de Passe-Partout dans le *Tour du Monde*, par exemple), parurent des pastiches, alors qu'en réalité ils étaient des trouvailles... en 1861.

« Le Cheval de Bronze. » Péki, fille de Tchin-Kao 2e costume.

Puis, en 1868, à l'Athénée, Montrouge donna *Fleur-de-Thé*, opérette en trois actes, de Leterrier et Vanloo, musique de M. Charles Lecocq, qui eut un très grand succès, et où Léonce et le gros Désiré furent désopilants.

Enfin, de nos jours, nous avons eu le *Voile du Bonheur*, un acte de M. Georges Clémenceau, donné le 14 octobre 1901 à la Renaissance, et le *Chat et le Chérubin*, un acte, trois parties, de M. Bernac, d'après Chester Bailey Fernald, donné au Vaudeville, le 24 avril 1902.

Le *Voile du Bonheur* était un ouvrage à la fois philosophique et symbolique. Pour sa mise en scène, on s'était appliqué à réaliser la fidélité la plus minutieuse, tant dans les décors que dans les costumes. L'ouvrage était joué par MM. Gémier, Tchang'I ; Beaulieu, Tou-Fou ; Mosnier, Li-Kiang ; Jarrier, Tchao ; Adès, Li-Lao ; Mlle Mégard, Si-Tchun ; Leduc, Ven-Sicou.

Quant au *Chat et le Chérubin*, il avait ceci de particulier que l'action se déroulait à San-Francisco, dans le quartier jaune, naturellement. Il en résultait un mélange original d'Américains et de Chinois, comme l'indique la distribution suivante :

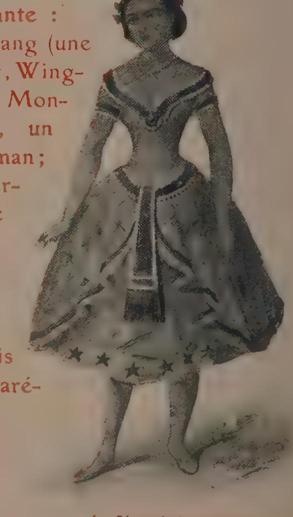
MM. Lérand, Chim-Fang (une création saisissante) ; Maury, Wing-Shée ; Prika, Hoo-King ; Monteaux, Sun-Lucy ; Frère, un Chinois ; Lebreton, policeman ; Mlles Bernou, Ay-Yoï ; Herval, Hwak-Kvée ; petite Prévost, Hoo-Shée.

Ajoutons que, depuis six à sept ans, l'Opéra-Comique a reçu *Ping-Sin*, deux actes chinois, de Louis Gallet, musique de M. Maréchal, que nous verrons bien un jour ou l'autre, quand M. Albert Carré leur fera *sin !*

THÉODORE MASSIAC.



Gravure illustrant le livret de la *Prise de Pekin*.



« Le Cheval de Bronze. » Une habitante de la planète.



M. Warlamow — M. Davidoff — *Célèbres acteurs russes.* — Mme Sawina, la Sarah Bernhardt russe — Mme Soulewa

Le Théâtre en Extrême-Orient

Les grands événements de l'histoire, les cataclysmes pareils à la guerre qui déploie en ce moment ses péripéties tragiques sur les steppes glacées de l'Extrême-Orient, exercent une influence puissante sur toutes les manifestations d'activité humaine, de vie sociale ou de labeur économique des pays ravagés par le fléau. A ce point de vue, il nous a paru intéressant d'entreprendre une enquête sur la situation que la guerre russo-japonaise aura faite aux infortunées entreprises théâtrales qui défendent dans ces lointains parages la cause pacifique, inoffensive et sympathique entre toutes de l'art dramatique, synthèse de toutes les autres formes de création esthétique, art suprême qui exprime à la fois l'Ame et la Nature, la Forme et l'Idée du monde ; cet art admirable qui résume et concilie à la fois les arts matériels et les arts spirituels. Art universel et absolu, qui représente l'univers, selon la belle définition du philosophe Hegel, auquel personne ne songe en ce moment, c'est fort probable, dans Port-Arthur, assiégé. Mais les pauvres comédiens russes qui donnaient des représentations dans la tragique cité doivent penser souvent aux vicissitudes de leurs destinées orageuses. En un mot, non seulement à Port-Arthur, mais dans toute la région de combat, quelle est en ce moment la situation exacte des théâtres ? Car l'art dramatique a pris une telle extension et s'est tellement développé en Russie depuis une vingtaine d'années que les villes asiatiques les plus lointaines du grand empire ami et allié possèdent, elles aussi, leur mouvement artistique local, bien modeste, c'est vrai, mais indépendant et autonome.

Il y a un théâtre à Port-Arthur, et une fort bonne troupe de drame et de comédie y donnait des représentations cette année, sous la direction de M. Osipof Sobinof. La veille de l'attaque inattendue qui marqua le commencement du conflit armé, cette troupe avait donné son spectacle quotidien, car rien ne faisait prévoir un déchaînement aussi rapide de l'orage, prévu depuis longtemps, mais dont l'attente, assez vague, n'empêchait nullement les habitants de Port-Arthur de goûter les nobles distractions de l'Art dramatique ni de fréquenter assidûment le modeste mais assez confortable refuge des Muses exilées en ces pays lointains, et où Thalie et Melpomène, pour employer un langage encore familier à nos confrères slaves, faisaient sans aucun doute leur première apparition. Donc, la veille de cette journée historique et néfaste, un spectacle avait eu lieu au théâtre de Port-Arthur, devant une salle comble. On jouait un drame intitulé : *Les bas-fonds de Saint-Pétersbourg*, pièce assez maladroite comme facture. L'auteur est cependant un comédien de grand talent, qui est aussi un fin lettré, M. Arbénine. Il ne faut pas confondre, toutefois, cette pièce avec la comédie célèbre de Maxime Gorki. *Les bas-fonds de Saint-Pétersbourg* sont tout simplement une adaptation d'un roman moscovite très célèbre qui fit, il y a une quarantaine d'années, la fortune littéraire d'un écrivain de second ordre, Wsewolod Krestowsky, et qui, malgré une imitation évidente de nos romans-feuilletons français, surtout des *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue, ne manque pas de pittoresque, de coloris intense, ni même de force dramatique dans la peinture du prolétariat russe et des mœurs populaires de la métropole septentrionale. La vogue dont ce roman bénéficie jusqu'à présent en Russie explique le succès de l'adaptation de M. Arbénine, représentée dans toutes les villes, grandes ou petites, de l'empire, après avoir triomphé à Saint-Pétersbourg, au Théâtre de la Société Littéraire.

Il est à peine besoin d'ajouter que le lendemain même de l'attaque de Port-Arthur par la flotte japonaise, à partir du jour où la tragédie toujours shakespearienne de la guerre commençait dans la réalité, dissipant les illusions et le mirage de l'art bienfaisant et récréatif, ne permettant plus aux acteurs du grand drame de l'histoire d'accorder une seule pensée aux fictions des poètes et des dramaturges, — il est inutile de dire que le jour même où la tempête éclata et où la guerre commença d'une

Cl. N. Ouzemsky, à Kieff.



Mme Gliebowa,
célèbre artiste de province, dans le rôle
de *Madame Sans-Gêne*.

façon si violente et si imprévue, les représentations du théâtre de Port-Arthur furent interrompues. Les artistes se trouvèrent dans une situation sans issue. L'amiral Alexeieff leur vint en aide avec beaucoup de générosité et de bonté. C'est la protection du vice-roi qui leur permit de revenir en Europe, mais après les mille épreuves, mésaventures et vicissitudes d'un voyage sur cette admirable ligne du chemin de fer transsibérien, où le travail de la mobilisation, le tumulte des grands événements et l'immense effort de l'armée russe en marche vers le théâtre de la guerre arrêtèrent presque entièrement la circulation des trains réservés aux simples voyageurs. Les infortunés représentants de l'art dramatique russe subirent patiemment, en descendants résignés des protagonistes de l'éternel « Roman comique », tous ces désagréments faciles à prévoir, et après avoir sollicité une seule fois, en cours de leur laborieux retour au pays natal, l'assistance de la société de bienfaisance et de mutualité qui s'appelle « La Société théâtrale russe » et qui est une des plus belles institutions de la Russie moderne, tout simplement (celle-ci leur envoya d'ailleurs 400 roubles à Tchita), — ils arrivèrent enfin à Moscou, où leurs camarades, cela va sans dire, avec l'exubérance qui prête tant de charme et de pittoresque à la psychologie sympathique entre toutes du comédien, les reçurent à bras ouverts comme des héros couverts de gloire, sinon de lauriers !

Pendant plusieurs semaines, les acteurs de Port-Arthur furent positivement de grands personnages, choyés, fêtés par la société moscovite, comme ils ne l'avaient jamais été aux jours les plus brillants de leur carrière ! Il nous apparaît superflu d'insister sur la fantaisie de certains récits débités par ces braves gens dont l'imagination artistique, surtout après l'épreuve de tant d'émotions subies, devait être fort surexcitée. Quelques-uns, d'ailleurs, parmi ces modestes comédiens russes, — car la troupe de Port-Arthur se composait d'artistes de troisième ordre, il faut bien le dire, — quelques-uns, au cours d'interviews que sollicitèrent aussitôt de zélés reporters moscovites et auxquelles les excellents Delobelles slaves se prêtèrent très volontiers, — quelques-uns ont dit d'ailleurs des choses fort justes et noté des impressions pittoresques et sincères qui pourront être utiles un jour au futur historien de cette grande et terrible lutte.

Moscou vit bientôt arriver les comédiens chassés des autres grandes villes russes de l'Extrême-Orient par l'orage, et dont le retour fut aussi mouvementé, aussi long et aussi pénible que celui des acteurs de Port-Arthur, mais qui naturellement provoquèrent moins de curiosité.

Examinons cependant la situation faite au théâtre et à l'art dramatique par la guerre dans ces autres cités asiatiques, où florissait déjà l'art d'Ostrowski ou de Gogol, — ou plutôt disons quel était exactement le développement des choses du théâtre dans ces agglomérations lointaines perdues au bout du monde, — et qui sont pourtant de si ardents et de si bienfaisants foyers de progrès, de civilisation et de culture occidentale parmi les déserts infinis et les steppes glacées qui s'éveillent à la vie sous l'impulsion généreuse du génie russe !

En attendant ces jours heureux, que le théâtre slave commence déjà à connaître dans la Russie européenne, trois autres villes de la région où la guerre aura lieu sans doute, possédaient, tout comme Port-Arthur, dont nous avons parlé au début de cet article, des théâtres réguliers, permanents, et dont les affaires semblaient en bonne voie de prospérité relative. Ces trois villes sont Kharbine, Wladiwostok et Blagowestchensk. Il convient d'ajouter toutefois que la saison, admirablement commencée à Port-Arthur, s'annonçait moins propice ailleurs. Une sorte de malaise général, d'inquiétude sourde, se manifestait partout et empêchait le public de fréquenter le théâtre avec autant d'assiduité que les années précédentes. Plus éloignées de l'ennemi que Port-Arthur, les populations de Kharbine ou de Blagowestchensk étaient plus nerveuses et plus fâcheusement impressionnées d'avance. Les affaires allaient particulièrement mal à Kharbine, où la troupe de M. Ivanow jouait, depuis le commencement de la saison, devant des salles vides. Le dernier spectacle affiché fut celui du 10 janvier russe. On devait donner un drame nouveau, ayant obtenu un certain succès à Saint-Pétersbourg : *Les Vaincus !* (Padschie). Quatre courageux citoyens se présentèrent au contrôle ! La représentation n'eut pas lieu ; le lendemain, l'impresario renonçait à la lutte. A Wladiwostok, qui est une grande ville, une mauvaise chance inouïe s'acharnait depuis quelques mois déjà contre les vaillants pionniers du théâtre. Wladiwostok est la seule cité d'Extrême-Orient pouvant s'enorgueillir, non pas seulement de posséder un théâtre, mais d'assister à la lutte et à la concurrence de deux entreprises rivales. Malheureusement, le meilleur de ces deux théâtres avait été détruit en partie, cet automne, par la pire des catastrophes, la plus redoutée des gens du métier : un incendie, et cet événement exerça l'influence la plus désastreuse sur les destinées de l'autre, dirigé par Mme Petipas, et qui végétait lamentablement au moment où la guerre éclata, amenant, ainsi qu'une liquidation inévitable, la cessation immédiate des représentations !

Exception faite pour l'épreuve du feu, qu'il n'eut pas à subir, le théâtre de Blagowestchensk connut un sort absolument analogue, et dont les raisons étaient les mêmes, cela va sans dire. La troupe locale était dirigée, elle aussi, par une femme, ayant eu le courage d'aller chercher si loin un peu de gloire et de fortune, Mme Siewerskaïa-Sigoulina, comédienne de talent, paraît-il, et qui était elle-même l'étoile de cette compagnie. Nous sommes heureux de publier son portrait, l'actualité ne perdant jamais ses droits et la *Revue Théâtrale* se devant à elle-même, parmi le tumulte et le fracas de ces luttes épiques où se décident peut-être les destinées du monde, d'indiquer, d'après des sources certaines et dont nous garantissons l'authenticité, un des aspects les plus infimes peut-être, mais non pas des moins négligeables, de ces immenses conflits : la répercussion qu'ils ont eue immédiatement sur cet art du théâtre, exquis et sublime, puéril et grandiose à la fois, et qui survivra à l'orage ainsi qu'il a survécu à tant d'autres.

Stanislas RZEWUSKI.

Mme Siewerskaïa Sigoulina,
Directrice du Théâtre de Blagowestchensk.



« Le Constat. »

THÉATRES A COTÉ

LES CAPUCINES. — L'éclectisme de M. Michel Mortier s'affirme définitivement dans la composition du nouveau spectacle : le mimodrame succède à la comédie, la fantaisie à la revue classique et la bouffonnerie à l'extravagance. Il faut, évidemment, satisfaire aux exigences d'une clientèle cosmopolite, mais c'est pousser à l'extrême — jusqu'à Chicago — que d'exhiber ces *Elks at home*, atomes par l'infinitésimalité de leur agrément. Excepté ces briseurs de vaisselle — qui ne gardent même pas leur assiette — le choix du programme est heureux. Ainsi a-t-on bien fait de conserver le *Constat*, la pièce de M. Théo Bergerat, inscrite au rôle de la précédente saison, et que nous retrouverons certainement à la prochaine.

Sans doute, son succès doit avoir engagé la Direction à monter encore un ouvrage judiciaire, celui-ci moins judicieux, mais d'une drôlerie très courtelinesque. C'est signé Adrien Vély et Léon Miral.

Pour trente-deux francs, s'intitule cette action criminelle. Nous voyons comparoir, sous accusation d'adultère, un nommé Laplume, dont le méfait est peu banal. « Tu veux ma femme ? prends-la, lui a dit son ami Radinet. Seulement, n'oublie pas que tu me dois trente-deux francs. » Tout à l'amour, Laplume — mettez-vous à sa place — oublie le mari... et la dette. Aussi bien, un beau matin, qu'arrive-t-il ? le commissaire... Et voici Laplume, Radinet, sa femme, les témoins devant la vingt-cinquième chambre, présidée heureusement par le conseiller Lurville, qui sait son jeu de loi comme pas un, et force le mari à reconnaître ses torts, pour le condamner ensuite aux dépens : cela à ma délirante joie, à celle de l'amusant Laplume-Dubosc ; à la satisfaction de Mme Prad-Radinet, Jameson-Savarin ; à la fureur cocasse de M. Coquet, le mari ; même au plaisir des avocats : MM. Mauloy et Damorès.

M. Coquet.

La revue : *Parlez au Concierge*, de MM. Bonnaud, Battaille, Hoerter — c'est tout — prend prétexte de la présence du vicomte Guy de Cassoulet dans une loge de pipelet pour commenter les événements récents et railler de mensuelles gloires. Ce cerbère a, ma foi ! beaucoup d'esprit, et sa blague serait très divertissante si M. Battaille, chansonnier de talent, se doublait d'un comédien plus expert. La compagnie de Mlle M.-L. Faurie lui est certes de grand secours : elle l'emporte dans un mouvement... auquel il ne résiste pas. J'ai dit, à plusieurs reprises, les qualités de gaieté et d'entrain de cette charmante commère. Il me plaît de constater qu'elles ne font que croître.

Tout-Paris connaît la *Main*, de M. Bérény, ces phalanges qui apparaissent sur la tenture à cet instant agréable où Mme Charlotte Wiehe, se croyant seule, nous laisse admirer le rayonnement de sa beauté blonde, si joliment dévêtue ; Tout-Paris, suivant l'artiste en ses affres, a partagé son épouvante... et soupiré d'aise, le danger conjuré. Aujourd'hui, comme hier, nous avons goûté le plaisir délicat et subi la même angoisse, parfaitement provoquée, d'ailleurs, par la composition de M. Franck-Morel, cambrioleur du plus impur réalisme.

C'était la soirée aux frémissements. Après la *Main*, la *Ballade du Désespéré*, de Murger, évocation de la Mort — qui apparaît, appelée par M. Marié de l'Isle — en son linceul, sous les projections électriques et sous les traits, heureusement rassurants, de Mlle Brohly, dont la voix fraîche et pure met tout de même le trouble dans ma conscience... Qui n'a pas son petit péché ? D'autant plus que dans la sombreur, devant ces regards pleins d'effroi, l'illusion était parfaite. Aussi, quand vint le *Souper d'adieu*, de MM. Schnitzler et Vaucaire, je me trouvai sans appétence, sans en avoir regret, car j'écoutai les plus charmants propos et vis la plus délicieuse querelle d'amants, suscitée par M. Max-Coquet, de jalousie très naturelle et fine, et poussée à ravir par Mme Charlotte Wiehe, dont l'espièglerie s'agrémentait de gentils susurrements exotiques. M. Prad était là comme ami. Ce n'est pas cette situation mais l'adresse dont il a fait preuve qui le rend sympathique.

Les Elks.

GRAND-GUIGNOL. — MM. Marsolleau et Poë de Lorde ne suffisaient donc pas à broyer le noir exigé par la clientèle, qu'il a fallu appeler M. Gémier à l'aide ? Les partisans de la terreur étaient pourtant largement servis, la fête troublée à souhait par la folie ambiante. Point que je veuille critiquer l'élection de *Monsieur Parent*, mettre son succès en ballottage... Elle est intéressante, cette adaptation de l'œuvre de Maupassant, sincère certainement, même émouvante ; mais énervante aussi, étant donnée l'infinité de détails recherchés, sur lesquels M. Gémier, soucieux de perfection, appuie à l'excès, de sa douleur faisant ainsi la nôtre. On ne peut mieux traduire, en effet, les tourments de ce Parent, dont l'affection paternelle est toute la joie... et qui meurt du doute où le plonge la prostitution de son foyer. Toute l'interprétation, d'ailleurs, mérite des éloges, selon l'importance des rôles.

HENRY FRANSOIS.

Cl. Otto.



Mlle Faurie.



Mme Charlotte Wiehe.
Reprise de la *Main*.

Cl. Rev. Théât.



Une répétition.
IIIe Tableau. — « *Paris-Printemps.* »

CONCERTS & MUSIC-HALLS

LA RÉOUVERTURE DE MARIGNY

Marigny-Théâtre a réouvert ses portes. Vous y avez déjà été ou vous irez ; il faut bien se donner l'illusion de la belle saison en accourant, malgré les décevances du temps, vers les boîtes d'été. Vous aurez raison de ne pas manquer *Marigny-Revue*, MM. Borney et Desprez ont fait tous leurs efforts pour plaire à leur public. Ils ont commandé leur revue à des faiseurs d'entre les plus réputés : M. de Cottens pour le texte, M. Landolff pour les costumes, M. Menessier pour les décors. Ces trois auteurs, aidés par un grand nombre de jolies femmes, ont produit quelque chose de fort pittoresque et d'exclusivement luxueux.

Douze tableaux, parmi lesquels certains valent la peine d'être particulièrement désignés et loués : *Le Carreau du Temple*, où défilent les biffins — de fort ragoûtantes créatures — ces chiffonniers de revue ! *Les Dentelles d'Or*, une petite merveille de grâce avec ses transformations variées.

Je note spécialement une extraordinaire manifestation : *Chez la Sorcière*, où miss Ida Füller évolue le plus gracieusement du monde parmi d'effarants tourbillons de feu, une fureur de flammes dressées en rouges volutes. La vraisemblance de cette magie est obtenue grâce à des projections lumineuses très curieusement perfectionnées. On constate dans ce tableau d'étonnants rendus de brutalités physiques ; envols énormes, jets impressionnants, souffles fulgurants qui diffèrent tout à fait des projections harmonieuses et même des tourbillons fugaces imaginés par la Loïe. Le public a fait un triomphe à cette fantasmagorie et à son interprète, qui est aussi sa créatrice.

Cl. Rev. Théât.



« *La Bourse des Timbres.* »

Pour clore leur Revue, les auteurs se sont gardés de l'insipide apothéose commandée par la tradition, du bouquet de femmes déshabillées, dressées en pièce montée sous des torrents de lumière. Point ; ils ont reconstitué, d'une manière fort artistique, un bal à l'Opéra de la rue Le Peletier au plus beau temps doré du second Empire. De cette idée est venu un intéressant défilé costumé où nos plus modernes beautés figurent — piquant contraste — sous les modes d'antan. Ce ne sont que jupes crinolinées et à retroussis désuets, corsages larges, manches tombantes, bouffantes, à gigot, mols chapeaux « bergère », perruques bouclées, anglaises roulées, papillottes « souvenirs ». Et à travers cette foule d'autrefois dont le charme a vieilli, de la musique à flons flons glisse des accords surannés.... Exquise vision !

Cl. Rev. Théât.

VIIe Tableau. — « *Dans les roses.* »

L'interprétation de *Marigny-Revue* est, bien entendu, à la hauteur des obligations que M. Borney et Desprez ont contractées envers le public. Elle comprend nombre de célébrités qu'il est juste de mentionner. Mlle Méaly est l'étoile de la revue : tout le monde connaît l'entrain et la verve de cette charmante artiste ; ce serait presque une offense de dire d'elle qu'elle a su se montrer égale à ce qu'elle fut dans ses meilleures créations ; elle a de bien agréables costumes.

Mlle Arlette Dorgère est une très jolie femme ; elle incarne le *Radium*, le métal qui brille et qui brûle ; avis à vous... Mlle Simonne Rivière est frêle et gracieuse ; Mlle Blondinette d'Alaza est crâne au théâtre comme dans la vie. Mais que Mlle Gaby Deslys est une blonde gentille et pimpante. Encore à signaler Mlles Cavaletti, Marg. de Savoye, Kara, Haussmann, Ciletta et bien d'autres, agréable collection de sourires.

Côté des hommes : M. Jules Moy, qui fut de Montmartre ; M. Darnaud, compère déluré et M. Alberthal, voix chaude et sympathique.

Tout cela forme un ensemble des plus satisfaisants, et l'on passe sa soirée à souhait pour le plaisir des yeux, la paix du corps et le repos de l'esprit.

Je m'en voudrais de ne point signaler les Ural Kosaken, numero que le programme qualifie de scène militaire.

Le rideau se lève sur un camp cosaque d'un effet très pittoresque ; un bataillon charmant de jolies femmes exécute des scènes militaires réglées avec un ensemble parfait : cela se termine par la prise d'assaut d'un mur.

Le public a paru croire à quelque allusion. Cela n'a fait qu'accroître les applaudissements.

E.-R. SAINTE-MARIE.

Cl. Rev. Théât.





« *Les Chasseurs.* »

Cl. Cautin et Berger.

Mme Carrère dans *Zaza*.

Le Théâtre en Province

REPRESENTATIONS DE "ZAZA" A NICE

... Je causais avec Mme Marguerite Carrère de sa récente création, au Théâtre du Casino Municipal de Nice, de la *Zaza* de M. Leoncavallo.

Le tour de la causerie amena la constatation du grand nombre de rôles déjà appris ou créés par la jeune et brillante cantatrice, et — j'aurai le courage de l'avouer — je formulais cette question originale et neuve :

— Vers lequel de ces rôles, madame, se portent vos préférences ?

Un éclat de rire me répondit et j'eus la perception que je venais de gaffer. Je me souvenais que Mme Carrère est la femme de M. Xanrof et par une association d'idées logique et inquiétante, je me dis que la mordante ironie de ce dernier peut fort bien faire partie de la communauté, dans ce jeune ménage.

Et, — vous direz tout ce que vous voudrez — on a beau être totalement dépourvu, comme c'est mon cas, de la moindre fatuité, il est souverainement désagréable de se sentir couvert de ridicule en présence d'une jolie femme. Mais déjà Mme Carrère ne riait plus et la face grave, la parole résolue, elle me dit avec une belle conviction :

— Le rôle que je préfère, c'est le dernier que j'ai créé.

Et je connus ainsi l'esthétique particulière de la belle artiste : l'incrédulité dans les succès définitifs et presque l'horreur des repos prolongés sur les lauriers, une activité d'esprit un peu inquiète qui la porte à rechercher sans cesse de nouvelles incarnations une sorte d'impérieux besoin de manifester son talent sous des aspects nouveaux.

Elle fut ainsi dès le jour de ses débuts, à dix-huit ans, à Marseille, dans la reine Marguerite des *Huguenots*, elle est demeurée la même depuis son entrée à l'Opéra où elle a chanté près de dix-huit rôles — reprises ou créations — en une dizaine d'années, et quels rôles ? Allant de la Vénus du *Tannhauser* au page Urbain des *Huguenots*, de la Marguerite de *Faust* à la Zerline de *Don Juan*.

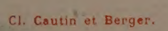
Ce labeur artistique, en dépit de la juste renommée et de la grande situation qui en furent les fruits ne suffisait point encore à épuiser les facultés créatrices de Mme Carrère et bientôt elle cherchait, en dehors de l'Opéra, d'autres occasions de triompher.

C'est ainsi qu'elle s'en fut à Bordeaux chanter *Carmen*. Elle donna à ce rôle formidable et complexe, où tant de hautains talents ont déja mis leur marque, une interprétation insoucieuse des traditions, mais vibrante de personnalité, d'originalité et de vie intense qui surprit et enthousiasma ses partenaires eux-mêmes.

C'est ainsi encore qu'elle se rendit, au mois de mars dernier, à Nice pour y créer, au Casino municipal, la comédie lyrique composée par M. Leoncavallo sur la *Zaza* de MM. Pierre Berton et Charles Simon.

Tout a été dit sur ce rôle de Zaza auquel Mme Réjane a donné un caractère si frappant, dans lequel elle a triomphé au Vaudeville et qu'elle joue encore volontiers dans ses tournées à l'étranger. Il n'est donc pas nécessaire d'y revenir.

Il importe cependant de rappeler que le principal mérite de l'œuvre de MM. Pierre Berton et Charles Simon, est de présenter un personnage de la plus criante humanité, celui de cette chanteuse de café-concert, nature impulsive, nullement analyste, encore moins encline à l'altruisme qui, trompée dans un rêve de passion sincère, sacrifie avec héroïsme son ressentiment légitime devant l'intérêt supérieur que lui inspire l'enfant même de l'homme qui la déçut.


Cl. Cautin et Berger.

Cl. Cautin et Berger.


Mme Carrère dans *Zaza*.

Cl. Cautin et Berger.



Mme Carrère.

Il n'est pas surprenant que M. Leoncavallo ait été séduit par un tel sujet. La nature même du talent de l'auteur de *Paillasse* et de la *Vie de Bohême*, le pousse à élire de préférence à tout autre un poème dans lequel la douleur et la passion s'élèvent à de telles hauteurs. Et le sens merveilleux du théâtre, qui est une des caractéristiques de ce talent, lui permet de conserver à ce poème toute son intense sincérité.

Le rôle de Zaza n'a point, dans l'œuvre de M. Leoncavallo, subi de ces modifications, fréquentes dans le transport d'une figure de drame à l'opéra, et la plupart du temps assez décevantes. C'est évidemment là un rare mérite pour l'ouvrage lyrique ; c'est cependant aussi un écueil, tout au moins une difficulté.

Cette Zaza domine tellement toute la pièce que la moindre insuffisance, la plus petite faiblesse dans l'interprétation de celle-là pouvait compromettre la réussite de celle-ci.

Tous les journaux de la région et les correspondances même adressées à des journaux de Paris ont constaté le gros et brillant succès dont le Casino municipal de Nice fut le théâtre, dans la soirée du 23 mars dernier, où fut donnée la première représentation de *Zaza*. Constater le succès de la pièce, c'est constater en même temps le triomphe de son interprète principale, tellement l'une se subordonne à l'autre.

J'ai parlé tout à l'heure des journaux de Nice et de Marseille, leurs comptes rendus sont en effet empreints d'un manifeste enthousiasme pour la belle création réalisée par Mme Carrère.

Quelques citations :

Le correspondant du *Figaro* déclare que « tour à tour comique, carressante et puissamment dramatique, la belle artiste a marqué Zaza d'une empreinte inoubliable. »

Le *Petit Marseillais* enregistre que « Mme Carrère a composé le rôle de Zaza, qui lui convient à merveille, en grande et intelligente artiste, en chanteuse pleine de science, de tact et de goût ».

Pour le *Petit Niçois* « cette vaillante et charmante artiste a donné au personnage de Zaza une interprétation fouillée et personnelle qui fait honneur à la fois à la comédienne et à la cantatrice ».

Le *Phare du Littoral* estime que « Mme Carrère à qui incombait, l'écrasante tâche de personnifier Zaza, y donna le summum de son tempérament dramatique joint à une étude très fouillée de l'héroïne dont, sans fléchir un seul instant, elle supporta le poids très lourd ».

L'*Éclaireur de Nice* proclame que « Mme Carrère-Xanroff est la Zaza rêvée. Elle est non seulement la femme du rôle mais encore en a étudié les subtilités, les nuances, les gros effets propres à la profession de la triste et malheureuse héroïne, pauvre Zaza, sensitive et blessée et mal défendue par son passé ».

J'en passe, mais ce sont là papiers publics qu'il est loisible à tout le monde de lire ; ce que je voudrais dire ce sont les approbations d'un caractère plus intime, non moins sincère, que la belle artiste a rapportées de Nice, formulées dans les dédicaces de photographies qui lui furent offertes par le compositeur, par des partenaires ; mais j'en ai déjà trop dit, et Mme Carrère m'en voudrait d'une indiscrétion poussée plus loin car — et ce n'est pas là une des moindres originalités de cette nature d'artiste — cette triomphatrice est la personne la plus simple du monde, sachant ce qu'elle vaut, certes, mais n'aimant point à le crier sur les toits, et parlant d'elle-même en personne qui n'a pas besoin de s'en faire accroire, avec une tranquillité d'un charme délicieux.

Verrons-nous *Zaza* à Paris, j'entends la Zaza de Leoncavallo, et avec Mme Carrère? Souhaitons-le, hélas ! sans y croire, puisque l'éternellement désirable théâtre lyrique dont tout le monde s'accorde à reconnaître la nécessité, n'a point encore trouvé l'homme fort, courageux et avisé, qui après avoir réalisé sa création, assurera ses destinées.

Georges FRAPPIER.

Cl. Cautin et Berger.



Mme Carrère.



Chez Calmann-Lévy : *Souvenirs du Baron Hüe*, par M. de Maricourt, arrière-petit-fils de l'officier de la Chambre du Roi. La partie principale de ces souvenirs se rapporte à la période comprise entre le 10 août et le 2 septembre 1792, durée du séjour de Hüe au Temple. On trouvera là des renseignements fort intéressants à propos des premières semaines de la captivité de Louis XVI, les renseignements, sans doute, les plus intéressants qu'on ait eus jusqu'à présent.

Le *Théâtre Italien contemporain* vient de paraître chez les éditeurs Calmann-Lévy. Ce livre de Jean Dornis, l'auteur aujourd'hui illustre de la *Poésie Italienne contemporaine* et de *La Force de vivre*, a déjà obtenu un vif succès en France et à l'Etranger, dans la *Revue des Deux-Mondes*, la *Contemporary* de Londres, etc., où des chapitres du *Théâtre Italien contemporain* ont été insérés. Jean Dornis met en lumière, de magistrale et éblouissante façon, toute la littérature dramatique italienne, depuis Goldoni et Alfieri jusqu'aux dramatistes et acteurs d'aujourd'hui.

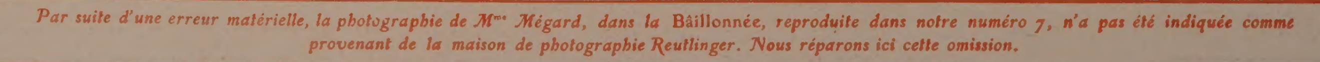
Notre excellente collaboratrice, Mme de Thèbes, vient de faire paraître son nouvel almanach pour 1904-1905 ; car la célèbre chiromancienne, comme certains astronomes, fait commencer l'année avec le printemps, ce qui est du reste tout à fait charmant.

L'on sait que l'an dernier, Mme de Thèbes prédit une quantité d'événements qui s'accomplirent avec une précision mathématique. Il est donc intéressant de savoir maintenant ce que nous réserve la présente année et rien n'est moins réjouissant.

Mme de Thèbes entrevoit de graves conflits chez les ouvriers du Nord et parmi les paysans du Midi ; des guerres à n'en plus finir, non seulement en Orient, mais encore dans les Balkans, en Amérique. Des deuils de cour en Russie, en Angleterre. Une guerre civile et un changement de régime en Belgique ; des cyclones, des bombes comme s'il en pleuvait. Mme de Thèbes prévoit enfin d'ardents conflits entre artistes, ce qui n'étonnera personne.

Maintenant ne vous effrayez pas trop, car pour conjurer le mauvais sort, notre amie indique les fleurs qu'il faut choisir, les pierres qu'on doit porter ; et puis, que vous soyez mercurien, jupiterien, saturnien ou martien, l'avenir nous réserve toujours quelques petites compensations agréables ; il paraît même que les vénusiaques ne s'embêteront pas, surtout en juillet.

J. M.



Par suite d'une erreur matérielle, la photographie de Mme Mégard, dans la Bâillonnée, reproduite dans notre numéro 7, n'a pas été indiquée comme provenant de la maison de photographie Reutlinger. Nous réparons ici cette omission.

Le Gérant : Charles RICHARD

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

CARTES D'ABONNEMENT D'EXCURSIONS EN BRETAGNE

Abonnements individuels

Il est délivré jusqu'au 31 Octobre, des cartes d'abonnement spéciales permettant de partir d'une gare quelconque (grandes lignes) du réseau de l'Ouest pour une gare au choix des lignes désignées ci-dessous, en s'arrêtant sur le parcours ; de circuler ensuite à son gré pendant un mois non seulement sur ces lignes, mais aussi sur tous leurs embranchements qui conduisent à la mer et, enfin, une fois l'excursion terminée de revenir au point de départ avec les mêmes facilités d'arrêt qu'à l'aller.

Carte I. — Sur la côte nord de Bretagne : 1re classe, 100 fr. ; 2e classe, 75 fr.. Parcours : gares de la ligne de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe) et des embranchements de cette ligne conduisant à la mer.

Carte II. — Sur la côte sud de Bretagne : 1re classe, 100 fr. ; 2e classe, 75 fr. Parcours : gares de la ligne du Croisic et de Guérande à Châteaulin et des embranchements de cette ligne conduisant à la mer.

Carte III — Sur les côtes nord et sud de Bretagne : 1re classe, 130 fr. ; 2e classe, 95 fr. Parcours : gares des lignes de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe) et de Brest au Croisic et à Guérande et des lignes d'embranchement conduisant à la mer.

Carte IV — Sur les côtes nord et sud de Bretagne et lignes intérieures situées à l'ouest de celle de Saint-Malo à Redon : 1re classe, 150 fr. ; 2e classe, 110 fr. Parcours : gares des lignes de Granville à Brest (par Folligny, Dol et Lamballe), de Brest au Croisic et à Guérande et des lignes d'embranchement vers la mer, ainsi que celles des lignes de Dol à Redon, de Messac à Ploërmel, de Lamballe à Rennes, de Dinan à Questembert, de Saint-Brieuc à Auray, de Loudéac à Carhaix, de Morlaix et de Guingamp à Rosporden.

ABONNEMENTS DE FAMILLE

Toute personne qui souscrit en même temps que l'abonnement qui lui est propre, un ou plusieurs autres abonnements de même nature en faveur des membres de sa famille ou domestiques, habitant avec elle, bénéficie pour ces cartes supplémentaires de réductions variant entre 10 et 50 0/0 suivant le nombre de cartes délivrées.

Pour plus de renseignements consulter le Livret Guide illustré du réseau de l'Ouest, vendu 0 fr. 30, dans les bibliothèques des gares de la Compagnie.

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

Viâ CALAIS ou BOULOGNE

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens. — Voie la plus rapide.

SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE (VIÂ CALAIS)

La gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands Express Europeens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la Russie, la Chine, le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Egypte, les Indes et l'Australie.

SERVICES RAPIDES entre Paris, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège

5	express dans chaque sens entre	Paris et Bruxelles	Trajet en 4 h. 30
3	— — — —	Paris et Amsterdam	9 h.
5	— — — —	Paris et Cologne	— 8 h.
4	— — — —	Paris et Francfort	— 12 h.
4	— — — —	Paris et Berlin	— 18 h.
	par le Nord-Express		— 16 h.
	par le Nord-Express, bi-hebdomadaire		51 h.
2	express dans chaque sens entre	Paris et Saint-Pétersbourg	— 46 h.
1	express dans chaque sens entre	Paris et Moscou	— 61 h.
2	— — — —	Paris et Copenhague	— 28 h.
2	— — — —	Paris et Stockholm	— 43 h.
2	— — — —	Paris et Christiania	— 53 h.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

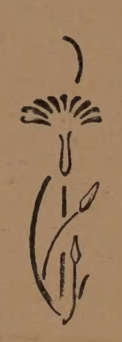
Excursions à Fontainebleau et à Moret

Des trains de plaisir auront lieu les *Dimanches 5, 12, 19 et 26 Juin, 3, 10, 17, 24 et 31 Juillet 1904*, entre Paris, Fontainebleau et Moret.

Prix des places, aller et retour	FONTAINEBLEAU	2e classe	4 50
		3e —	3 »
	MORET	2e —	5 50
		3e —	3 50
Départ de Paris à 7 h. 31 matin. Arrivée à		Fontainebleau	8 h. 45 matin
		Moret	9 h. —

Retour par tous les trains du Dimanche dans les conditions prévues pour les voyageurs ordinaires.

Nombre de places limité. — Franchise de 30 kg. de bagages par place.

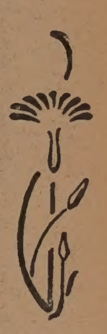


Hygiène de la Bouche et de l'Estomac

APRÈS LES REPAS 2 OU 3

PASTILLES VICHY-ÉTAT

Facilitent la digestion



CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES

Viâ ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN par la gare Saint-Lazare

Services rapides de jour et de nuit, tous les jours (dimanches et fêtes compris) et toute l'année.

Trajet de jour en 8 h. 1/2 (1re et 2e classe seulement).

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples, valables pendant sept jours. — 1re classe, 43 fr. 25 ; 2e classe, 32 fr. ; 3e classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour, valables pendant un mois. — 1re classe, 72 fr. 75 ; 2e classe, 52 fr. 75 ; 3e classe, 41 fr. 50.

MM. les Voyageurs effectuant, de jour, la traversée entre Dieppe et Newhaven, auront à payer une surtaxe de 5 francs par billet simple et de 10 francs par billet d'aller et retour en 1re classe ; de 3 francs par billet simple et de 6 francs par billet d'aller et retour en 2e classe.

Departs de Paris-Saint-Lazare : 10 h. 20 du matin, 9 heures du soir. — Arrivées à Londres (London-Bridge) : 7 heures du soir, 7 h. 40 du matin ; (Victoria) : 7 heures du soir, 7 h. 50 du matin.

Départs de Londres (London-Bridge) : 10 heures du matin, 9 heures du soir ; (Victoria) : 10 heures du matin, 8 h. 50 du soir. — Arrivées à Paris-Saint-Lazare : 6 h. 40 du soir, 7 h. 15 du matin.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et vice versa comportent des voitures de 1re et de 2e classes à couloir avec w.-cl. et toilette ainsi qu'un wagon-restaurant ; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec w.-cl. et toilette. La voiture de 1re classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 francs par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe, moyennant une surtaxe de 1 franc par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, un bulletin spécial du service de Paris à Londres.

UNION DE LA PROPRIÉTÉ

DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

MUTUALITÉ FRANÇAISE

Société Générale d'Assurances

CONTRE LE

VOL ET AUTRES RISQUES

SIEGE SOCIAL : 23, Rue Le Peletier.

TÉLÉPHONE 297-87

LOUIS BLOT

TAILLEUR

Téléphone 309-89 — *30, Faubourg Montmartre*

RAYON SPÉCIAL DE LOCATION D'HABITS

CREME  SIMON

Maison de premier Ordre

PRODUITS PHOTOGRAPHIQUES

CRISTALLOS

RÉVÉLATEUR FIXO VIREUR CAMÉLÉON

Envoi des Catalogues et Echantillons contre 45 cent.

67, Boulevard Beaumarchais, PARIS

Contre LA **CHUTE DES CHEVEUX**

Pour le NETTOYAGE de votre CHEVELURE

Faites usage du Merveilleux **Pétrole HAHN**

ANTISEPTIQUE

Souverain pr développer, embellir et fortifier la Chevelure des Enfants.

ATTENTION ! Il existe des contrefaçons. — Exiger le véritable Pétrole HAHN, préparé par F. VIBERT, Lauréat, de Chimie, Fabricant, 47, Avenue des Ponts, à LYON.



Indispensable à toutes les Ménagères ET PENSIONNATS DE DEMOISELLES

REPRISEUSE MECANIQUE

Avec cette repriseuse n'importe qui peut faire des reprises invisibles vivement et facilement, sur Bas, Chaussettes, Lingerie et tous les tissus.

4f75 franco pour la France et les Colonies, CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE.

Seul Concessionnaire : L. WEISER, 11, Rue Martel, PARIS. GROS et DÉTAIL.



Médailles d'Or aux Expositions universelles de Paris 1889-1900

La délicieuse ABRICOTINE P. Garnier est le complément de tout bon repas

EN VENTE chez les négociants et les entrepositaires maisons de comestibles et épiceries fines.



PHOSPHATINE FALIÈRES

ALIMENT DES ENFANTS

Imprimerie de la *Revue Théâtrale*, L. GEISLER
AUX CHATELLES, PAR RAON-L'ÉTAPE (Vosges)